L'OPTIMISTE,

OU

L'HOMME CONTENT DE TOUT,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

Repréſentée, pour la premiere fois, ſur le Théâtre Français, le 22 Février 1788, & devant LEURS MAJESTÉS, le 25 du même mois.

PAR M. COLLIN D'HARLEVILLE.

Prix 30 Sols.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

A PARIS,
CHEZ PRAULT, IMPRIMEUR DU ROI,
quai des Auguſtins, à l'Immortalité.

1788.

PRÉFACE.

JE voudrois ne pas faire une préface trop longue, & cependant j'ai bien des choſes à dire. Mon cœur eſt plein de joie & de reconnoiſſance, & il a beſoin de s'épancher. Que je ſuis heureux ! que j'ai bien ſujet de m'écrier avec mon *Optimiſte*, *tout eſt bien!* Le Public avoit accueilli mon *Inconſtant* avec indulgence, dans l'eſpoir d'un meilleur ouvrage. Cet ouvrage meilleur, il a cru le trouver dans *l'Optimiſte;* mais je vois bien qu'il attend de moi pour l'avenir quelque choſe encore de mieux. Je tâcherai de faire mieux, ſans doute; mais je crains, je l'avoue, de ne jamais rencontrer un ſujet auſſi intéreſſant que *l'Optimiſte*. Je puis, je crois, ſans qu'on me taxe de vanité, louer ce caractère : ce n'eſt pas moi qui l'ai inventé; il s'eſt préſenté à mon eſprit, & je l'ai ſaiſi. Quelques perſonnes ont dit, qu'il n'étoit pas dans la nature, qu'il n'exiſtoit point : on a répondu pour moi, qu'il étoit poſſible, au moins; & cette réponſe ſuffiroit. J'ajoute que j'en ai trouvé le modèle dans la maiſon paternelle. Quand je lus mon manuſcrit à ma mère, à mes ſœurs, à mon

frère, tous reconnurent d'abord mon père. Il lui étoit plus aiſé qu'à M. de Plinville d'être optimiſte. Peu riche, il eſt vrai, mais jouiſſant d'une honnête médiocrité, libre, chéri de tout ſon village, il habitoit une jolie maiſon, que lui-même avoit fait bâtir, des bois & des jardins, qu'il avoit plantés & deſſinés lui-même, & que, dans ſon enthouſiaſme, il trouvoit auſſi beaux que le parc de Verſailles, dans une vallée délicieuſe, ſur les bords de l'Eure, à une demi-lieue du bel aqueduc de Maintenon, de Maintenon, ma patrie : il étoit aimé & careſſé du Seigneur, de feu M. le Maréchal de Noailles (1), qui venoit de tems en tems le viſiter dans ſon hermitage. Plus heureux que l'*Optimiſte*, il avoit une compagne aimable, auſſi vertueuſe que belle; il n'avoit pas une fille ſeulement, il en avoit ſix, qui m'ont ſouvent

(1) Son fils, M. le Maréchal de Noailles, n'aimoit pas moins mon père, comme il aime ſa veuve & ſes enfans. Il ſourit à mes vers: il ne me protège point. Il fait plus, j'oſerois preſque dire qu'il m'aime.

Je ne puis m'empêcher de parler encore des bontés que M. le Maréchal de Duras a pour moi. Ceux qui me connoiſſent ſauront que je ne ſuis ici ni flatteur, ni vain, que je ſuis ſenſible & reconnoiſſant.

inſpiré, & deux garçons, dont le cadet a ſeul pu mettre à l'épreuve ſon caractère, en s'obſtinant à ſuivre un penchant qui n'a été juſtifié que par l'événement. Encore entendoit-il louer avec un ſecret plaiſir mes premiers eſſais ſemés dans *l'Almanach des Muſes;* & ſi le Ciel n'eût ravi ce bon père, chargé d'ans & de bonnes actions, il auroit ſouri peut-être aux deſcriptions champêtres de l'Inconſtant, & ſe ſeroit attendri en voyant ſon image dans l'Optimiſte.

Ce caractère exiſtoit donc. On me dit chaque jour que mille perſonnes s'y reconnoiſſent plus ou moins, ou reconnoiſſent leurs amis. J'ai eu tort peut-être d'intituler ma Comédie *l'Optimiſte.* Ce titre a pu promettre un homme à ſyſtêmes, & annoncer *Candide* mis en action. J'avois prévu d'avance cette objection, & c'eſt ce qui m'avoit fait ajouter, *ou l'Homme content de tout.* Ce n'eſt pas la ſeule objection qu'on ait faite contre mon ouvrage. J'aime à croire que toutes ont été dictées par l'amour de l'art : preſque toutes ſont ſans réplique. Je pourrois répondre à quelques-unes. J'aime mieux convenir que je n'ai point eu la prétention de faire

une Comédie parfaite. Celle-ci ſeroit bien plus défectueuſe encore, ſans les conſeils ſages & ſévères d'un digne Académicien, recommandable par ſon goût exquis, par le don heureux de ſentir finement, & de s'exprimer avec grace; d'un Académicien, d'abord mon cenſeur ſeulement, puis mon guide, puis enfin mon ami. *L'Inconſtant* lui eut bien des obligations; *l'Optimiſte* lui en a davantage. Il ne veut pas que je le nomme: j'obéis; mais il ſe nommera lui-même à la fin de mon ouvrage.

Après lui, un jeune ami m'a été de tous le plus utile. C'eſt l'Auteur *d'Anaximandre* & *des Étourdis*, cher au public à ces deux titres, plus cher à mon cœur par ſes vertus & par ſon amitié. Je ne parle pas des vers qu'il m'a prêtés çà & là, & que je lui rendrai en nature à la première occaſion, mais je déclare hautement, & mon ami ne m'empêchera jamais d'avouer une dette auſſi ſacrée & auſſi importante; je déclare, dis-je, qu'il y a dans *l'Optimiſte* une ſcène toute entière de lui (celle de Madame de Roſelle avec Belfort au ſecond Acte.) Ce n'eſt pas la moins bonne, aſſuré-

ment, & c'eſt un enfant adoptif, que je chéris au moins autant que les miens propres.

J'ai fait uſage de beaucoup d'autres conſeils; car j'ai le double bonheur d'avoir des amis éclairés, & d'être aſſez docile. En un mot, j'ai lieu d'être content de tout; content de tout le monde, de mes amis, qui ne m'ont point flatté ni épargné; de MM. les Journaliſtes, qui, preſque tous, m'ont traité avec indulgence; des Acteurs, qui ont déployé pour moi tout leur zèle & tous leurs talens, & particuliérement de cet Acteur charmant, qui ſemble recommencer pour moi; enfin du Public, qui m'a accueilli avec tant de bienveillance. Puiſſai-je mériter un jour tout cela! Puiſſe.... (& j'en doute, tout jeune que je ſuis) Puiſſe ma ſanté foible & délicate, me permettre de mettre au jour quelques Comedies, que je ſens que j'ai dans la tête ou plutôt dans le cœur!

Fin de la Préface.

On trouve chez le même Libraire, *l'Inconſtant*, Comédie en cinq Actes & en vers du même Auteur.

ACTEURS.

M. DE PLINVILLE (l'Optimiſte.)	*M. Molé.*
Madame DE PLINVILLE.	*Mlle. de la Chaſſaigne.*
ANGÉLIQUE, leur fille.	*Madame Petit.*
Madame DE ROSELLE, nièce de M. de Plinville.	*Mlle. de Vienne.*
M. DE MORINVAL.	*M. Vanhove.*
M. DORMEUIL.	*M. Naudet.*
M. BELFORT, Secrétaire de M. de Plinville.	*M. Saint-Fal.*
ROSE, jeune Suivante d'Angélique.	*Mademoiſelle Joly.*
PICARD, vieux Portier de M. de Plinville.	*M. Dugazon.*
LÉPINE, Laquais de M. de Plinville.	*M. la Rochelle.*
UN POSTILLON.	

La Scène eſt en Touraine, au château de Plinville.

Nota. Le rôle de M. de Plinville appartient à l'emploi des rôles à manteau.

Celui de Madame de Roſelle peut être joué par les grandes coquettes; & Rose reſſemble beaucoup à Victorine.

L'OPTIMISTE,

L'OPTIMISTE,

OU

L'HOMME CONTENT DE TOUT.

ACTE PREMIER.

La ſcène repréſente un boſquet rempli d'arbres odoriférans.

SCENE PREMIERE.

Madame DE ROSELLE, *un bouquet à la main, tire ſa montre.*

Est-il bien vrai? qui? moi, levée avant ſix heures?
Moi! dans ce vieux château, dans ces tristes demeures!
Chez mon oncle?.. heureux homme! il prétend que chez lui
Tout va le mieux du monde; & moi j'y meurs d'ennui...

Peut-être ai-je bien fait d'y venir... J'imagine
Que je puis être utile à ma jeune couſine.
Je crois... s'il étoit vrai?... j'avoûrai qu'à ce prix,
Je ne regretterois ni la Cour ni Paris.
Près de ſe marier, cette pauvre Angélique
Paroît de plus en plus triſte & mélancolique...
Ce jeune Secrétaire, au maintien noble, aiſé,
Seroit-il, par haſard, un amant déguiſé?
C'eſt un point qu'il faudroit éclaircir. Je ſoupçonne
Qu'on va ſacrifier cette jeune perſonne:
Tâchons de l'empêcher. Obſervons... Cependant
Le mariage peut ſe faire en attendant.
Comment le retarder? Il faudra que j'y ſonge.
Un prétexte.... ma ſœur;... bon! le premier menſonge
Suffira...

SCENE II.

Madame DE ROSELLE, ROSE.

Madame DE ROSELLE.

BONJOUR, Roſe! où portez-vous vos pas?

ROSE.

Ah! Madame! pardon; je ne vous voyois pas.
J'ai pouſſé juſqu'au bout de la grande avenue;
Et puis, ſans y ſonger, je ſuis ici venue.
Je vais...

(*Elle veut ſe retirer.*)

Madame DE ROSELLE.

Vous me fuyez? cauſons.

ROSE.

Avec plaiſir :
Car, moi, j'aime à cauſer ; d'ailleurs j'ai du loiſir.
Mademoiſelle écrit.

Madame DE ROSELLE.

Elle eſt déja levée ?

ROSE.

Bon ! jamais le ſoleil au lit ne l'a trouvée :
Elle n'en dort pas mieux.

Madame DE ROSELLE.

Elle a donc mal dormi?

ROSE.

Très mal : je l'entendois ; elle a pleuré, gémi.

Madame DE ROSELLE.

Elle a du chagrin ?

ROSE, *ſoupire.*

Oui.

Madame DE ROSELLE.

Ma tante auſſi la gronde.

ROSE.

Elle eſt grondée ainſi depuis qu'elle est au monde.

Madame DE ROSELLE.

Oui, ma tante ſouvent prend de l'humeur pour rien.

ROSE.

Tout en nous querellant, elle nous veut du bien :
Pour ſa fille ſur-tout, ſa tendreſſe eſt extrême.

Madame DE ROSELLE.

Elle aime auſſi mon oncle, & le gronde de même.

ROSE.

De ma maitreſſe, moi, je connois le vrai mal ;
C'eſt qu'elle n'aime point Monſieur de Morinval ;
Car, lorſqu'elle le voit, ou dès qu'on le lui nomme...

Madame DE ROSELLE.

Morinval, cependant, a l'air d'un galant homme.

ROSE.

Galant homme, d'accord ; mais boudeur & chagrin ;
On ne lui voit jamais un air ouvert, ſerein.
Pour moi, ſon ſeul aſpect m'inſpire la triſteſſe :
Il ſe peint tout en noir, excepté ma maitreſſe ;
Et puis, il n'eſt point jeune, & ma maîtreſſe l'eſt.

Madame. DE ROSELLE.

Il n'eſt pas vieux non-plus.

ROSE.

Ah ! pardon, s'il vous plaît.
Il a bien cinquante ans, elle n'en a que ſeize.
Comment voulez-vous donc qu'un tel époux lui plaiſe ?
Pour moi, je ne ſais pas quand je me marirai ;
Mais je répondrois bien que je n'épouſerai
Qu'un jeune homme : du moins, quand on eſt du même âge,
On fait juſques au bout, enſemble, le voyage.

Madame DE ROSELLE.

Monſieur Belfort paroît aimable ?

ROSE.

Oh ! oui.

Madame DE ROSELLE.

Sait-on,
Dites-moi, ce que c'eſt que ce jeune homme ?

ROSE.

Non.
Car Monſieur l'a reçu ſur ſa ſeule figure.

Madame DE ROSELLE.

Par quel haſard ?

ROSE.

Un ſoir, la nuit étoit obſcure,
Un jeune homme demande un aſyle : on l'admet.
C'étoit Monſieur Belfort. Il entre ; l'on ſoupoit :
On l'invite. Il paroît ſpirituel, honnête.
Le lendemain, il veut repartir ; on l'arrête.
Il pleuvoit : cependant comme il pleuvoit toujours,
Monſieur, qui le retint ainſi pendant huit jours,
Goûtoit de plus en plus ſon ton, ſon caractère.
Enfin, quoiqu'il n'eût pas beſoin de Secrétaire,
En cette qualité Monſieur l'a retenu.

Madame DE ROSELLE.

Bon ! & depuis ce tems n'eſt-il pas mieux connu ?

ROSE.

Ses bonnes qualités l'ont aſſez fait connoître.

Madame DE ROSELLE.

Il a plus d'un emploi, car il tient lieu de maître
A ma couſine.

ROSE.

Eh! oui: comme il parloit un ſoir
D'anglais, Mademoiſelle a voulu le ſavoir.
« Donnez-en des leçons », dit Monſieur. Il en donne.

Madame DE ROSELLE.

Avec ſuccès, dit-on?

ROSE.

Il dit qu'elle l'étonne,
Madame; elle ſavoit ſa grammaire en huit jours.

Madame DE ROSELLE.

En huit jours! êtes-vous toujours là?

ROSE.

Moi? toujours.

Madame DE ROSELLE.

Belfort paroît donner ces leçons avec zèle.

ROSE.

Tout-à-fait; il chérit beaucoup Mademoiſelle.

Madame DE ROSELLE.

A ce que je puis voir, elle-même en fait cas?

ROSE.

Oh! beaucoup: en effet, qui ne l'aimeroit pas?
Mademoiſelle & moi même eſprit nous anime,
Et, comme elle, pour lui, moi, j'ai beaucoup d'eſtime.
Si vous ſaviez combien il eſt honnête, doux?...

Madame DE ROSELLE.

Je l'ai jugé d'abord. Que dit-il, entre nous,
De l'air triſte & rêveur de ma jeune couſine?

ROSE.

Mais il eſt bien chagrin de la voir ſi chagrine!
On lit dans ſes regards une tendre pitié:
Un frère pour ſa ſœur n'a pas plus d'amitié.
Le matin, de ſa chambre il attend que je ſorte,
Et me demande alors comment elle ſe porte.
Mais on rit; c'eſt Monſieur,

SCENE III.

Madame DE ROSELLE, M. DE PLINVILLE, ROSE.

M. DE PLINVILLE.

AH! ma nièce, c'eſt toi!
La rencontre vraiment eſt heureuſe.

Madame DE ROSELLE.

Pour moi.
Mon cher oncle eſt toujours au comble de la joie.

M. DE PLINVILLE.

Pour en avoir, Madame, il ſuffit qu'on vous voie.
(*A Roſe.*)
Bonjour, Roſe,

ROSE.

Monſieur...

M. DE PLINVILLE.

Mais comme elle embellit!
Du matin juſqu'au ſoir, elle chante, elle rit.

ROSE.

Monſieur me dit toujours quelque choſe d'honnête.

M. DE PLINVILLE.

Nous aurons du plaiſir, j'eſpère, à notre fête.
J'ai dans l'idée;... oh! oui: j'ai fait: ma chère enfant,
Un rêve!... car je ſuis heureux, même en dormant.

Madame DE ROSELLE.

Oh! je le crois.

ROSE.

Monſieur, contez-nous donc, de grace...

M. DE PLINVILLE.

Il n'en reſte au réveil qu'une légère trace;
Et j'aurois maintenant peine à le reſſaiſir:
Je me ſouviens du moins qu'il m'a fait grand plaiſir,
Et cela me ſuffit; car lorſque je me lève,
Je ſuis heureux encor, mais ce n'eſt plus en rêve.

Madame DE ROSELLE.

Vous rêvez bien encore, mais c'eſt tout éveillé.

M. DE PLINVILLE.

Il eſt vrai: que de fois je me ſuis oublié
Au bord d'une fontaine, ou bien dans la prairie!
Là, ſeul, dans une vague & douce rêverie,
Je ſuis... ce que je veux, grand Roi, ſimple Berger!...
Que ſais-je, moi? quelqu'un vient-il me déranger?
Alors j'aime encor mieux être moi que tout autre.

Madame DE ROSELLE.

Le ſort d'un Roi n'eſt pas plus heureux que le vôtre.
Je ſuis contente auſſi : pour la premiére fois
J'ai vu l'aurore,

M. DE PLINVILLE.

Bon !

ROSE.

Tous les jours je la vois.

M. DE PLINVILLE.

En effet on n'eſt pas plus matinal que Roſe.

Madame DE ROSELLE.

Savez-vous que l'aurore eſt une belle choſe ?

M. DE PLINVILLE.

Oh ! oui, ſur-tout ici, ſur-tout au mois de Mai.
C'eſt bien le plus beau mois de l'année.

Madame DE ROSELLE.

Il eſt vrai.

ROSE.

C'eſt un mois qu'en effet, comme vous, chacun aime.
Mais en Janvier, Monſieur, vous diſiez tout de méme.

M. DE PLINVILLE.

J'avoûrai, mon enfant, que toutes les ſaiſons
Me plaiſent tour à tour, par diverſes raiſons :
Janvier a ſes beautés, & la neige eſt ſuperbe.

Madame DE ROSELLE.

Il eſt plus doux pourtant de voir renaître l'herbe

Et les fleurs.

M. DE PLINVILLE.

Oui, les fleurs. Par exemple, en ces lieux,
On reſpire une odeur, un frais délicieux.
Dis-moi, vit-on jamais plus belle matinée ?
Que nous allons avoir une belle journée !
Il ſemble, en vérité, que le Ciel prenne ſoin
D'envoyer du beau temps lorſque j'en ai beſoin !

Madame DE ROSELLE.

Tout exprès !

M. DE PLINVILLE.

Pouvions nous enfin pour notre pêche,
Choiſir une journée & plus douce & plus fraîche ?

Madame DE ROSELLE.

Oh ! non. J'aime beaucoup à voyager ſur l'eau.

M. DE PLINVILLE.

Oui ? tant mieux ! tu verras le plus joli bateau !...

ROSE.

Ah ! charmant.

M. DE PLINVILLE, *à Roſe.*

Angélique eſt ſans doute habillée ?

ROSE.

Pas encor.

M. DE PLINVILLE.

Bon ! du moins, eſt-elle réveillée ?

ROSE.

Oh ! oui, Monſieur : je vais l'habiller à l'inſtant.

Ne partez pas ſans nous.

M. DE PLINVILLE.

Non, non; l'on vous attend.
Hâtez-vous.

ROSE, *en s'en allant.*

Je voudrois être déja parti.
Une pêche! un bateau!... la charmante partie!

SCENE IV.

Madame DE ROSELLE, M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE, *la ſuit des yeux.*

Heureux âge! à ſeize ans, on n'a point de ſouci;
Tout plaît.

Madame DE ROSELLE.

Mais ma couſine eſt pourtant jeune auſſi.
D'où vient donc le chagrin qui chaque jour la mine!

M. DE PLINVILLE.

Quoi! le chagrin, dis-tu? ſeroit-elle chagrine?

Madame DE ROSELLE.

Vous ne remarquez pas?

M. DE PLINVILLE.

Non.

Madame DE ROSELLE.

Pourtant, on voit bien

Qu'elle rêve...

M. DE PLINVILLE.

En effet, Mais, bon! cela n'eſt rien.
Elle a quelque regret de nous quitter, ſans doute;
Et puis, elle eſt modeſte: on ſait ce qu'il en coûte.,
Mais dès que Morinval aura reçu ſa main,
Tu verras: je voudrois que ce fût dès demain.

Madame DE ROSELLE.

A propos, cet hymen, il faudra le remettre.

M. DE PLINVILLE.

Et pourquoi!

Madame DE PLINVILLE.

De ma ſœur je reçois une lettre;
A la nôce, dit-elle, elle veut ſe trouver,
Et dans huit jours, peut-être, elle doit arriver.

M. DE PLINVILLE.

Pourquoi donc avec toi n'eſt-elle pas venue!

Madame DE ROSELLE.

Elle héſitoit toujours: ſa lenteur eſt connue.
Moi, je l'ai devancée.

M. DE PLINVILLE.

A ravir.

Madame DE ROSELLE.

Ce délai
N'eſt rien: qu'eſt-ce, après tout, que huit jours?

M. DE PLINVILLE.

Il eſt vrai.

Trop heureux de revoir Madame de Mirbelle !
Nous allons tous les deux diſputer de plus belle.
Je la connois ; auſſi, je vais me préparer.

Madame DE ROSELLE, *à part.*

Cela nous donnera le temps de reſpirer.

M. DE PLINVILLE.

Nous ne l'attendrons pas du moins pour notre fête.
Mais, on vient.

Madame DE ROSELLE.

Comment donc, ma tante eſt déja prête ?

M. DE PLINVILLE.

Oh ! ma femme eſt toujours exacte aux rendez-vous.

SCENE V.

Madame DE ROSELLE, Madame DE PLINVILLE, M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE, *l'embraſſe.*

BONJOUR, ma chère amie.

Madame DE PLINVILLE.

Ah ! ah ! Monſieur, c'eſt vous ;
Bonjour, ma nièce ! non, je crois que de la vie,
Maîtreſſe de maiſon ne fut plus mal ſervie.
En voilà déja trois qu'il m'a fallu gronder.

M. DE PLINVILLE.

Ma femme eſt vigilante; elle ſait commander.

Madame DE PLINVILLE.

J'en ai beſoin, Monſieur, car vous n'y ſongez guère.

M. DE PLINVILLE.

Puiſque vous faites tout, je n'ai plus rien à faire.

Madame DE PLINVILLE.

Il faut bien faire tout, ſi vous ne faites rien.

M. DE PLINVILLE.

Bonne réplique! allons, point de ſouci.

Madame DE PLINVILLE.

Fort bien!
Et vous croyez, Monſieur, qu'avec ce beau ſyſtème,
Les choſes vont ici ſe faire d'elles-même.

M. DE PLINVILLE.

Il me ſemble pourtant qu'elles ne vont pas mal.
Nous rirons ce matin, Dieu ſait! Si Morinval
Et ma fille venoient, on ſe mettroit en route.

Madame DE PLINVILLE.

On ne s'y mettra point.

M. DE PLINVILLE.

On ne part pas?

Madame DE ROSELLE.

Sans doute.
La partie eſt remiſe.

M. DE PLINVILLE.

Eſt remiſe !... comment?...
Vous riez?

Madame DE PLINVILLE.

Oui ; je ſuis en belle humeur, vraiment !

M. DE PLINVILLE.

Mais encor, dites-moi quelle raiſon ſoudaine ?

Madame DE PLINVILLE.

Cette raiſon, Monſieur, c'eſt que j'ai la migraine.

Madame DE ROSELLE.

Cette migraine-là vient bien mal à propos.

Madame DE PLINVILLE, *à M. de Plinville.*

Auſſi, dès le matin il trouble mon repos :
Il fait un bruit,

M. DE PLINVILLE.

Qui ? moi ?

SCENE VI.

LES MÊMES, ROSE.

ROSE, *accourt.*

MONSIEUR, Mademoiſelle
Va venir à l'inſtant.

Madame DE PLINVILLE.

On n'a pas beſoin d'elle.

ROSE.

Comment?...

Madame DE ROSELLE.

On ne part point?

ROSE.

Et le joli bateau?

Où déjeûnera-t-on, en ce cas?

Madame DE PLINVILLE.

Au château.

(*A Madame de Roſelle.*)

Venez-vous? il s'agit d'une affaire importante:
Je reçois de Paris des étoffes.

Madame DE ROSELLE.

Ma tante,...

Vous avez plus de goût...

Madame DE PLINVILLE.

Le mien eſt peu commun,
D'accord; mais deux avis valent toujours mieux qu'un.
Ma fille, là-deſſus eſt d'une inſouciance!...
Je ſuis prête vingt fois à perdre patience.

M. DE PLINVILLE.

Elle fait la méchante.

Madame DE ROSELLE.

Il me ſemble, entre nous,
Qu'au fond, l'eſſentiel eſt le choix d'un époux.

Madame

Madame DE PLINVILLE.

J'en conviens: mais ce choix eſt une affaire faite;
Et de ce côté-là, ma fille eſt ſatisfaite.
Venez donc.

M. DE PLINVILLE.

Un moment.

Madame DE PLINVILLE.

Eh! oui, pour babiller
Reſtez ici, Monſieur; nous allons travailler.

Madame DE ROSELLE.

Mon oncle, dans le port faites rentrer la flotte.

SCENE VII.

M. DE PLINVILLE, ROSE.

M. DE PLINVILLE.

(*En riant.*) (*à Roſe.*)

Ah! la flotte! il eſt gai. Te voilà toute ſotte!

ROSE.

J'en pleurerois.

M. DE PLINVILLE.

Ma femme a de facheux inſtans...
Heureuſement, cela ne dure pas longtemps.

ROSE.

Mais cela recommence.

M. DE PLINVILLE.

Elle crie, elle gronde;
Mais c'eſt la femme, au fond, la meilleure du monde.

ROSE.

A cela près; pourquoi ne part-on pas, Monſieur?

M. DE PLINVILLE.

Ma femme a la migraine; & l'on n'eſt pas d'humeur,
Quand on ſouffre;... d'ailleurs le tems, je crois, ſe brouille:
Regarde.

ROSE.

Vous riez ſi bien, lorſqu'on ſe mouille!
L'autre jour encore...

M. DE PLINVILLE.

Oui; mais un temps pluvieux
Nuiroit à ma ſanté.

ROSE.

Vous êtes beaucoup mieux,
Ce me ſemble, Monſieur?

M. DE PLINVILLE.

Oui, vraiment, à merveille;
Je me ſens chaque jour mieux portant que la veille,
Et je vois revenir les forces, l'appétit.

ROSE.

Hai,... vous avez été bien malade.

M. DE PLINVILLE.

On le dit.

ROSE.

Vous en douteriez?

M. DE PLINVILLE.

Non : mais, vois-tu, chère Roſe,
D'honneur ! je n'ai pas, moi, ſenti la moindre choſe,
J'étois dans un profond & morne accablement,
Mais qui ne me faiſoit ſouffrir aucunement.

ROSE.

Ah ! ah !

M. DE PLINVILLE.

Notre machine alors eſt engourdie,
Et c'eſt un vrai ſommeil, que cette maladie.
Mais, en revanche auſſi, que le réveil eſt doux !
Nous renaiſſons alors, & le monde avec nous.
Vous vivez par inſtinct ; moi, je ſens que j'exiſte.
J'éprouve une langueur, mais elle n'eſt point triſte ;
Et ma foibleſſe même eſt une volupté
Dont on n'a pas d'idée en parfaite ſanté :
La ſanté peut paroître, à la longue, un peu fade ;
Il faut, pour la ſentir, avoir été malade.
Je voudrois, qu'à ton tour, tu puſſes l'être auſſi,
Et tu verrois toi-même...

ROSE.

Ah ! Monſieur, grand merci ;
Ma ſanté me ſuffit, je la trouve aſſez bonne.
Et puis, ſi je mourois ?...

M. DE PLINVILLE.

Bon ! il ne meurt perſonne ;
Tu me vois !

ROSE.

Vous vivez, nous ſommes tous contens :
Mais, Monſieur, je m'arrête en ce lieu trop longtems.

Je m'en vais, de ce pas, trouver Mademoiſelle :
Elle a moins de chagrin, quand je ſuis auprès d'elle.

M. DE PLINVILLE.

C'eſt bien fait.

(*Roſe ſort.*)

SCENE VIII.

M. DE PLINVILLE, *ſeul.*

CETTE Roſe eſt une aimable enfant ;
Elle aime ſa maitreſſe, oh ! mais ſi tendrement !
Dès ſa première enfance, auprès d'elle nourrie,
On la prendroit plutôt pour une ſœur chérie.
Hé bien, pour un peu d'or, voyez quelle douceur !
A ma fille je donne une amie, une ſœur :
On eſt vraiment heureux d'être né dans l'aiſance.
Je ſuis émerveillé de cette Providence,
Qui fit naître le riche auprès de l'indigent :
L'un a beſoin de bras, l'autre a beſoin d'argent ;
Ainſi tout eſt ſi bien arrangé dans la vie,
Que la moitié du monde eſt par l'autre ſervie.

SCENE IX.

M. DE PLINVILLE, PICARD.

PICARD.

Bien arrangé, pour vous; mais moi, j'en ai ſouffert,
Pourquoi ne ſuis-je pas de la moitié qu'on ſert?

M. DE PLINVILLE.

Parce que tu n'es point de la moitié qui paye.

PICARD.

Et pourquoi, par haſard, ne faut-il point que j'aye
De quoi payer?

M. DE PLINVILLE.

Eh! mais, pouvions-nous être tous
Riches?

PICARD.

Je pouvois, moi, l'être auſſi bien que vous.

M. DE PLINVILLE.

Tu ne l'es pas enfin.

PICARD.

Voilà ce qui me fâche.
Je remplis dans ce monde une pénible tâche,
Et depuis cinquante ans.

M. DE PLINVILLE.

Tu devrois, en ce cas,
Être fait au ſervice.

PICARD.

Eh! l'on ne s'y fait pas.
Lorſque je veux reſter, vous voulez que je ſorte;
Veux-je ſortir, il faut que je garde la porte.
Vous êtes maître enfin, & moi, je ſuis valet.
Je dois aller, venir, reſter, comme il vous plaît.

M. DE PLINVILLE.

Tu n'en prends qu'à ton aiſe.

PICARD.

Oh!...

M. DE PLINVILLE.

L'on te conſidère,
Et tous mes gens ici te traitent comme un père.

PICARD.

Je ſuis valet comme eux.

M. DE PLINVILLE.

Eh! le mot n'y fait rien:
Sois content de ton ſort, ainſi que moi du mien.

PICARD.

Je n'ai point, comme vous, l'art de m'en faire accroire,
Et ne ſais point voir clair, quand la nuit eſt bien noire.

M. DE PLINVILLE.

Je ſuis donc bien crédule?

PICARD.

On vous vole à l'envi;
Et vous vous croyez, vous, parfaitement ſervi.

M. DE PLINVILLE, *rit.*

En vérité?

PICARD.

Chez vous, on pille, on pleure, on gronde;
Vous trouvez tout cela le plus joli du monde.

M. DE PLINVILLE.

Mais je ne ſavois pas un mot de tout ceci.

PICARD.

On vous battroit enfin, vous diriez, *grand-merci.*

M. DE PLINVILLE.

Le bon Picard a donc le petit mot pour rire!

PICARD, *en s'en allant.*

Oui! je ſuis fort plaiſant!

M. DE PLINVILLE.

Tu n'as plus rien à dire!

PICARD, *enroué à force de s'être échauffé.*

Eh! je ſors.

M. DE PLINVILLE.

Où vas-tu?

PICARD.

Du matin juſqu'au ſoir,
Ne faut-il pas courir? je ne ſaurois m'aſſeoir:
Madame, à tous momens, m'envoie à ce village;
Et... pour je ne ſais quoi: dès le matin, j'enrage.

M. DE PLINVILLE.

Allons, va, mon ami.

PICARD.

Voilà bien leurs propos !
Va, mon ami ! pour eux, ils reſtent en repos.
(*Il ſort.*)

SCENE X.

M. DE PLINVILLE, *ſeul.*

PICARD eſt un peu bruſque, il faut que j'en convienne.
Chacun a ſon humeur, après tout: c'eſt la ſienne.
Je dois quelques égards à ce vieux ſerviteur.
Il m'eſt fort attaché, malgré ſon air grondeur.
Ce bon Picard eſt las de ſervir, à l'entendre;
Et cependant au mot ſi je voulois le prendre,
Je l'attraperois bien: car, j'ai cela de bon,
Je ſuis aimé, chéri de toute ma maiſon.
(*Il s'arrête un moment, comme pour ſe recueillir.*)
Quand j'y ſonge, je ſuis bien heureux, je ſuis homme,
Européen, Français, Tourangeau, Gentilhomme:
Je pouvois naître Turc, Limouſin, Payſan;
Je ne ſuis Magiſtrat, Guerrier ni Courtiſan;
Non: mais je ſuis Seigneur d'une lieue à la ronde.
Le château de Plinville eſt le plus beau du monde.
Je ſuis de mes vaſſaux reſpecté comme un Roi,
Adoré comme un père: il n'eſt autour de moi
Pas un ſeul pauvre, oh! non; mes voiſins me chériſſent;
Mes fermiers ſont heureux, & même ils s'enrichiſſent.
J'ai, du moins je le crois, une agréable humeur;
Trop ni trop peu d'eſprit, & ſur-tout un bon cœur.

Je ſuis heureux époux, & père de famille.
Je n'ai point de garçons: mais auſſi quelle fille!
J'ai de bons vieux amis, des ſerviteurs zélés.
Je te rends grace, ô Ciel! tous mes vœux ſont comblés.

SCENE XI.

M. DE PLINVILLE, M. DE MORINVAL.

M. DE PLINVILLE.

Ah! bonjour, mon ami.

M. DE MORINVAL.

Bonjour, je vous ſalue.

M. DE PLINVILLE.

Vous venez à propos: je paſſois en revue
Tous mes ſujets de joie...

M. DE MORINVAL.

Et moi, tous mes chagrins.

M. DE PLINVILLE.

Je ſongeois comme ici mes jours ſont purs, ſereins.

M. DE MORINVAL.

Que ne puis-je me croire heureux comme vous faites!

M. DE PLINVILLE.

Mais il ne tient qu'à vous de le croire; vous l'êtes.

M. DE MORINVAL.

Heureux, moi? ſans ſujet mes parens m'ont haï;
Par des gens que j'aimois, je me ſuis vu trahi.

M. DE PLINVILLE.

Oubliez-les; ſongez à l'ami qui vous reſte.

M. DE MORINVAL.

Puis-je oublier encor cet accident funeſte,
Qui me priva d'un frère, hélas! que j'adorois?

M. DE PLINVILLE.

Je vous en tiendrai lieu.

M. DE MORINVAL.

Puis, quatre mois après,
Je devins veuf. Dès lors iſolé, ſans famille...

M. DE PLINVILLE.

Mais, ſi vous n'étiez veuf, vous n'auriez pas ma fille.

M. DE MORINVAL.

Je l'avoue.

M. DE PLINVILLE.

A propos, ma nièce a deſiré
Que de huit jours au moins l'hymen fût différé.

M. DE MORINVAL.

Et pourquoi donc?

M. DE PLINVILLE.

Sa ſœur en ces lieux doit ſe rendre
Dans huit jours: je ne puis m'empêcher de l'attendre.

M. DE MORINVAL.

Mais elle ne devoit pas venir.

M. DE PLINVILLE.

Il eſt vrai;
Elle a changé d'avis.

M. DE MORINVAL.

Mon ami, ce délai
N'eſt point naturel.

M. DE PLINVILLE.

Bon!

M. DE MORINVAL.

Je crains quelque myſtère.

M. DE PLINVILLE.

A l'autre!

M. DE MORINVAL.

J'ai, je crois, le malheur de déplaire
A votre nièce.

M. DE PLINVILLE.

Eh! mais, vous êtes ſingulier;
Ma nièce fait de vous un cas particulier.
Et d'ailleurs, il ſuffit que ma fille vous aime.

M. DE MORINVAL.

Mais êtes-vous bien sûr qu'Angelique elle-même?...

M. DE PLINVILLE.

Eh! puiſqu'elle conſent à vous donner ſa main...

M. DE MORINVAL.

J'ai peur qu'elle ne forme à regret cet hymen.

M. DE PLINVILLE.

Vos frayeurs, entre nous, ne ſont pas raiſonnables.

M. DE MORINVAL.

Si-fait; je ne ſuis point de ces gens fort aimables:
Je ne ſuis plus très jeune.

M. DE PLINVILLE.

Avez-vous cinquante ans?

M. DE MORINVAL.

Non, pas encor.

M. DE PLINVILLE.

Hé bien, ce n'eſt plus le printems ;
Mais ce n'eſt pas l'hiver. Ma fille eſt douce & ſage ;
Elle aimera bien mieux un époux de votre âge.

M. DE MORINVAL.

Je ne ſais :... cependant elle me parle peu.

M. DE PLINVILLE.

Elle n'eſt point parleuſe, & j'en rends grace à Dieu.

M. DE MORINVAL.

Je ne lui trouve pas cet air ſatisfait, tendre...

M. DE PLINVILLE.

Écoutez ; à notre âge, il ne faut pas s'attendre
A des tranſports d'amour...

M. DE MORINVAL.

Non, mais...

M. DE PLINVILLE.

Vous lui plaiſez ;
Vous avez ſon eſtime : hé bien, vous l'épouſez.
Je vais vous confier le bonheur de ma fille,
Et nous ne ferons plus qu'une ſeule famille.
Déja depuis longtems nous étions bons amis,
Séparés par l'humeur, par le cœur réunis.
Vous me grondez toujours, & toujours je vous aime.
Vous me convenez fort, je vous conviens de même.
Vous avez, comme moi, naiſſance, bien, ſanté,
Il ne vous manque plus qu'un peu de ma gaîté ;
Mais c'eſt un beau ſecret que vous allez apprendre :
On doit devenir gai, quand on devient mon gendre.

(*Il prend Morinval ſous le bras, & ſort avec lui.*)

Fin du Ier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. BELFORT *ſeul.*

J'AI déja bien ſouffert, & je n'ai que vingt ans:
Je ſouffre encor; hélas! je ſouffrirai longtems.
Non, je ne puis jamais être heureux ni tranquille.
Ah! je devrois quitter ce dangereux aſyle;
Je le veux, & pourtant j'y reſte malgré moi.
(*Il rêve.*)

SCENE II.

Madame DE ROSELLE, M. BELFORT.

Madame DE ROSELLE *de loin, à part.*

IL doit être en ces lieux. Oui, c'eſt lui que je voi;
Profitons du moment. Avec un peu d'adreſſe,
De ſes ſecrets bientôt je me rendrai maitreſſe.
A ſon âge, on eſt franc, facile à pénétrer.
(*Haut, à Belfort.*)
Ah! je n'eſpérois pas ici vous rencontrer,
Monſieur Belfort.

M. BELFORT.

Madame!...

Madame DE ROSELLE.

Excuſez, je vous prie;
Je trouble quelque douce & tendre rêverie.

M. BELFORT.

Vous m'honorez beaucoup, en daignant la troubler.

Madame. DE ROSELLE.

Moi, je ſerai fort aiſe auſſi de vous parler.
Soyez perſuadé qu'à vous je m'intéreſſe,
Je vous crois l'âme honnête & pleine de nobleſſe.
Vous avez de l'eſprit.

M. BELFORT.

Ah! Madame!

Madame DE ROSELLE.

Je veux
Que nous faſſions ici connoiſſance tous deux.

M. BELFORT.

Madame, un tel diſcours & me flatte & m'oblige.

Madame DE ROSELLE.

Oui, je veux tout-à-fait vous connoître, vous dis-je.
Vous pouvez me parler ſans nul déguiſement.
Que faites-vous ici? répondez franchement.

M. BELFORT.

Moi? j'y ſuis Sécrétaire, & fort content de l'être.

Madame DE ROSELLE.

Voilà tout?

M. BELFORT.

Voilà tout.

Madame DE ROSELLE.

Vous êtes bien le maître
De ne pas m'avouer, Monſieur, tous vos ſecrets:
Mais, tenez, je les ſais, ou du moins à peu près.

M. BELFORT.

Que ſavez-vous?

Madame DE ROSELLE.

En vain vous voudriez me taire
Que vous n'êtes point fait pour être Sécrétaire.

M. BELFORT.

Sur quoi le jugez-vous?

Madame DE ROSELLE.

C'eſt que j'ai de bons yeux,
Le talent d'obſerver, & l'eſprit curieux.
Un geſte, un ſeul regard en dit plus qu'on ne penſe.
Et puis quelqu'un peut-être a votre confidence:
On auroit pu ſavoir par des gens bien inſtruits...

M. BELFORT.

Oh! non: je réponds bien qu'on ignore où je ſuis.
Mon père, dans le monde, eſt le ſeul qui le ſache.

Madame DE ROSELLE.

Oui? j'avois donc raiſon. Ici Monſieur ſe cache:
Vous allez admirer ma pénétration.
Vous êtes, je le vois, né de condition.

M. BELFORT.

Qui peut vous avoir dit?... quelle ſurpriſe extrême!

Madame DE ROSELLE.

Faut-il vous raconter votre hiſtoire à vous-même?

Votre nom de Belfort eſt un nom ſuppoſé.

M. BELFORT.

Vous le ſavez?

Madame DE ROSELLE.

Ici, vous êtes déguiſé.

M. BELFORT.

Déguiſé? point du tout.

Madame DE ROSELLE.

Par quelle fantaiſie
Avez-vous accepté cet emploi, je vous prie?

M. BELFORT.

Mais, par néceſſité.

Madame DE ROSELLE.

Vous plaiſantez? comment?
Votre père a du bien?

M. BELFORT.

Oh! non, certainement.
Il en avoit jadis; mais un revers funeſte...

Madame DE ROSELLE.

Allons; diſpenſez-moi de vous conter le reſte.
Vous voyez que je ſais votre hiſtoire aſſez bien.

M. BELFORT.

Je vois que vous ſavez très peu de choſe, ou rien.

Madame DE ROSELLE.

Ouidà! vous me piquez. Hé bien, voulez-vous faire
Entre nous un accord qui ne peut vous déplaire,

Je vais vous dire encor quelque choſe en ſecret.
Si je me trompe, à vous permis d'être diſcret.
Vous ne m'avoûrez rien. Mais ſi, par aventure,
Je ne vous dis ici que la vérité pure ;
Alors, promettez-moi de ne me rien cacher.
Il faut y conſentir, ou vous m'allez fâcher.

M. BELFORT.

Eh bien, j'en cours le riſque, & j'y conſens, Madame.

Madame DE ROSELLE.

Voici donc mon ſecret. C'eſt qu'au fond de votre ame
Vous aimez ma couſine, & que vous combattez
En vain un ſentiment...

M. BELFORT.

Ah ! Madame, arrêtez :
Comment avez-vous pu deviner que je l'aime,
Tandis que je voulois le cacher à moi-même ?

Madame DE ROSELLE.

C'eſt donc là le moyen de vous faire parler?
J'en étois sûre.

M. BELFORT.

Ah ! Dieu ! vous me faites trembler.
Ce ſecret qu'en mon cœur vous venez de ſurprendre,
Gardez-le moi du moins. Je vais tout vous apprendre,
Madame ; vos bontés ont ſu m'encourager.
Vous lirez dans mon cœur, & vous m'allez juger.
Vos conſeils guideront mon inexpérience,
Ne vous offenſez pas de tant de confiance.

Madame DE ROSELLE.

M'en offenſer, Monſieur, moi qui veux l'obtenir ?

Non, en me l'accordant, vous me ferez plaiſir.
Parlons à cœur ouvert; vous êtes Gentilhomme?
Vous l'avez avoué.

M. BELFORT.

Je le ſuis.

Madame DE ROSELLE.

On vous nomme?

M. BELFORT.

Dormeuil.

Madame DE ROSELLE.

Eh mais ce nom m'eſt très connu; je crois
Que votre famille eſt ancienne dans l'Artois.

M. BELFORT.

Oui, Madame.

Madame DE ROSELLE.

En ce cas, je connois votre père,
Je l'ai vu fort ſouvent. C'eſt un bon militaire,
Fort eſtimé, rempli de courage & d'honneur:
Mais il aime le jeu, dit-on, à la fureur,
Et cette paſſion, aujourd'hui trop commune,
A dérangé, je crois, tout-à-fait ſa fortune.

M. BELFORT.

Il eſt vrai que mon père a perdu tout ſon bien,
Et fait tout à la fois ſon malheur & le mien.
Je ſais qu'il m'aime au fonds, & je lui rends juſtice.
Il m'avoit, jeune encor, fait entrer au ſervice.
Mais, privé de ſecours, y pouvois-je reſter?
Manquant de tout, Madame, il m'a fallu quitter.

J'ai fui. J'ai cru devoir, honteux de ma misère,
Déguiſer ma naiſſance & le nom de mon père.
Je vins ici. Mon cœur y perdit ſon repos;
Et c'eſt-là le dernier, le plus grand de mes maux.

Madame DE ROSELLE.

A ma jeune couſine avez-vous fait connoître
Votre amour?

M. BELFORT.

Ah! jamais. Moi, le laiſſer paroître!
Haſarder un aveu? j'étois loin d'y penſer.
A la fuir dès longtems j'aurois dû me forcer.
Souvent j'allois partir; un charme involontaire
M'a retenu près d'elle: au moins j'ai ſu me taire;
Trop heureux de ſonger, quand je vois ſa froideur,
Que je n'ai pas troublé ſa paix & ſon bonheur!
Mais on vient: c'eſt Monſieur. Il faut que je l'évite,
Il pourroit voir mon trouble.

Madame DE ROSELLE.

Eh quoi! partir ſi vîte?

(*Il va pour ſortir.*)

SCENE III.

M. BELFORT, M. DE PLINVILLE, Madame DE ROSELLE.

M. DE PLINVILLE, *à M. Belfort.*

Bon! vous vous retirez, en me voyant? pourquoi?
Eh mais, ne faites point d'attention à moi.
Du matin jusqu'au soir, je viens, je me promène;
Vers ce lieu-ci sur-tout, un penchant me ramène.

Madame DE ROSELLE.

J'y viens souvent aussi. C'est un joli berceau,
Solitaire, & pourtant très voisin du château.

M. DE PLINVILLE.

Vous-même, cher Belfort, c'est ici, ce me semble,
Que vous & votre élève étudiez ensemble.

M. BELFORT.

Oui, Monsieur, très souvent.

M. DE PLINVILLE.

Et vous avez raison.
Voici, je crois, bientôt l'heure de la leçon.
(*à Madame de Roselle.*)
Angélique est savante: elle lit les Poètes.
(*à M. Belfort.*)
Moi, je l'ai toujours dit, jeune comme vous l'êtes
On enseigne bien mieux: rien n'est plus naturel.
Vous êtes, sans mentir, un bien heureux mortel!

Vous avez pour élève une jeune perſonne,
J'oſe le dire, aimable, auſſi belle que bonne.
Vous habitez d'ailleurs le plus charmant pays !
Je vous traite auſſi bien qu'on traiteroit un fils.
Il eſt aiſé de voir que ma femme vous aime.
Chacun en fait autant; & ma fille elle-même,
Quand on parle de vous...

M. BELFORT, *très-ému.*

Elle me fait honneur,
Monſieur... aſſurément... je ſens tout mon bonheur.
Je ne puis exprimer... Pardon, je me retire.

M. DE PLINVILLE.

Allez, j'entends fort bien ce que cela veut dire.

Madame DE ROSELLE, *à part.*

Ah mon cher oncle ! moi, je l'entends mieux que vous.

SCENE IV.

M. DE PLINVILLE, Madame DE ROSELLE.

M. DE PLINVILLE.

INTÉRESSANT jeune homme ! il s'éloigne de nous
Tout pénétré de joie & de reconnoiſſance.
Je ſuis charmé d'avoir fait cette connoiſſance.

Madame DE ROSELLE.

De ſa réception on m'a fait le récit:
Il eſt plaiſant.

M. DE PLINVILLE.

Toujours cela me réuſſit.
Je ſuis, ſans me vanter, bon phiſionomiſte ;
Et je ne penſe pas que, depuis que j'exiſte...

Madame DE ROSELLE.

Vous prîtes cependant un laquais l'an paſſé.
Pour vol, preſqu'auſſi-tôt ma tante l'a chaſſé.
Vous aimiez, m'a-t-on dit, ſa phiſionomie.

M. DE PLINVILLE.

Oh ! l'on peut ſe tromper une fois en ſa vie.
Mais tu vois, ſur Belfort, ſi je me ſuis trompé !
Dès le premier abord ſa candeur m'a frappé.

Madame DE ROSELLE.

Oui, moi-même, en effet, dès la première vue,
Son air modeſte & franc pour lui m'a prévenue,
J'en conviens.

M. DE PLINVILLE.

Je le crois. Il ſuffit de le voir.

Madame DE ROSELLE.

Mais, entre nous, pourtant, j'aurois voulu ſavoir...

M. DE PLINVILLE.

Savoir ? quoi ?

Madame DE ROSELLE.

M'informer...

M. DE PLINVILLE.

Si Belfort eſt honnête ?
Me préſerve le Ciel d'une pareille enquête !

Loin de moi les ſoupçons & les certificats :
Cela répugne trop à des cœurs délicats.
Le charme de la vie eſt dans la confiance.
J'en ai fait, mille fois, la douce expérience :
Chaque jour je l'éprouve au ſujet de Belfort.
Va, les honnêtes-gens ſe connoiſſent d'abord.
Un certain... ou plutôt, veux-tu que je te diſe?
Je crois fort, & toujours ce fut là ma deviſe,
Que les hommes ſont tous, oui, tous, honnêtes, bons.
On dit qu'il eſt beaucoup de méchans, de fripons;
Je n'en crois rien; je veux qu'il s'en trouve peut-être
Un ou deux; mais ils ſont aiſés à reconnoître.
Et puis, j'aime bien mieux, je le dis ſans détours,
Être une fois trompé, que de craindre toujours.

Madame DE ROSELLE.

Eh! qui de vous tromper pourroit être capable?
Vous êtes pour cela trop bon & trop aimable.
Je me ſens attendrir; il ſemble, auprès de vous,
Que je reſpire un air & plus calme & plus doux.
Mais quelqu'un vient, je crois.

M. DE PLINVILLE, *regarde.*

C'eſt ma chère Angélique.

Madame DE ROSELLE.

Voyez, n'eſt-elle pas ſombre, mélancolique?

M. DE PLINVILLE.

Non. Ma fille toujours a l'eſprit occupé.
Elle penſe à l'anglais, ou je ſuis bien trompé.

Madame DE ROSELLE.

Elle marche à pas lents.

M. DE PLINVILLE.

Oui, ſa démarche eſt ſage.
Quelle aimable candeur brille ſur ſon viſage !

Madame DE ROSELLE.

Elle ne nous voit pas.

M. DE PLINVILLE.

Oh ! ce bois eſt charmant.
Nous allons, nous venons, ſans nous voir ſeulement.

SCENE V.

Madame DE ROSELLE, M. DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

(Angélique vient ſur le theatre, & rêve ſans voir ſon père & ſa couſine.

M. DE PLINVILLE, *s'avance doucement derriere elle.*

ANGÉLIQUE ! Angélique !

ANGÉLIQUE.

Ah ! mon père ! ah ! Madame !

M. DE PLINVILLE.

Ce cri-là m'eſt allé juſques au fond de l'ame.

Madame DE ROSELLE.

Bonjour, mon cœur.

M. DE PLINVILLE.

Bonjour. Quel teint frais & vermeil !

ANGÉLIQUE.

J'ai cependant dormi d'un très léger ſommeil.

M. DE PLINVILLE.

Léger, mais calme & doux, celui de l'innocence.
C'eſt auſſi le ſommeil de la convaleſcence.
Mais je ſuis un peu las: depuis le déjeûné,
Je cours. Aſſeyons-nous.
(*Il s'aſſied.*)

SCENE VI.

Madame DE ROSELLE, M. DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE, Madame DE PLINVILLE.

Madame DE PLINVILLE.

Je l'avois deviné.
Ce boſquet deviendra ſallon de compagnie.
Et moi, je reſte ſeule: avec moi, l'on s'ennuie.

Madame DE ROSELLE.

A la campagne, on peut quelquefois ſe quitter.

Madame DE PLINVILLE.

Fort bien. Mais vous, Monſieur, allez donc viſiter
Vos ouvriers.

M. DE PLINVILLE.

J'y vais. J'aurois été bien aiſe
De reſter: mais, pour peu que cela te déplaiſe,
Je pars. Puis, j'aime à voir ces pauvres malheureux
Travailler en chantant. Je raiſonne avec eux.

Madame DE PLINVILLE.

Et vous les dérangez.

M. DE PLINVILLE.

Cela pourroit bien être:
Mais ils ont le plaiſir d'entretenir leur maître.

Madame DE PLINVILLE.

Hé bien, allez donc.

M. DE PLINVILLE.

Soit.

(*Il s'en va, ſe retourne, envoie un baiſer à ſa femme, ſourit à ſa nièce & à ſa fille, & ſort gaiement.*)

SCENE VII.

Madame DE ROSELLE, Madame DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

Madame DE PLINVILLE.

C'EST un cœur excellent.
Mais, ſi quelqu'un ici n'avoit pas le talent...

Madame DE ROSELLE.

Vous l'avez; car à tout ma tante ſait ſuffire.
C'eſt un coup-d'œil! un tact!... Pour moi, je vous admire.
Mais j'aime bien mon oncle. Il eſt ſi gai!

Madame DE PLINVILLE.

Fort bien:

Mais cette gaîté-là, pourtant, n'eſt bonne à rien.

Madame DE ROSELLE.

Elle eſt bonne pour lui, du moins.

Madame DE PLINVILLE.

Mademoiſelle,
Cette leçon d'anglais, quand commencera-t-elle?

ANGÉLIQUE.

Je croyois rencontrer Monſieur Belfort ici.

Madame DE PLINVILLE.

Eh bien, de ſon côté, Belfort vous cherche auſſi.

ANGÉLIQUE, *voulant ſortir.*

Je vais...

Madame DE PLINVILLE.

Où? le chercher au bout de l'avenue?
Perdez tout votre tems en allée & venue!
Je retourne au château; je vais vous l'envoyer.
Attendez-le, & ſongez à bien étudier.
Car vous vous mariez dans quelques jours peut-être:
Il faudra bien qu'alors vous vous paſſiez de maître.

(*Elle ſort.*

SCENE VIII.

Madame DE ROSELLE, ANGÉLIQUE.

Madame DE ROSELLE.

Je vous poſsède donc pour un petit moment.
On ne peut vous parler, ni vous voir ſeulement.
Il ſemble, en vérité, que vous fuyiez ma vue :
C'eſt cependant pour vous qu'ici je ſuis venue.

ANGÉLIQUE.

D'un tel empreſſement mon cœur eſt pénétré.

Madame DE ROSELLE.

En ce cas, prouvez-moi que vous m'en ſavez gré.
De ma jeune couſine on me vantoit ſans ceſſe
L'enjoûment, la beauté, la grace, la fineſſe.
Je trouve bien l'eſprit, la grace, les appas ;
Mais, quant à l'enjoûment, je ne le trouve pas.

ANGÉLIQUE.

Vous me flattez. Pour moi, s'il faut que je le diſe,
Plus agréablement je fus d'abord ſurpriſe ;
Car tout ce que je vois eſt encor au-deſſus...

Madame DE ROSELLE.

Ne me louez pas tant, & riez un peu plus.
Faut-il donc vous prier d'être gaie, à votre âge,
Sur-tout quatre ou cinq jours avant le mariage?
Le mari dont pour vous vos parens ont fait choix,
Mérite votre amour, ou du moins je le crois.

ANGÉLIQUE.

Il eſt fort eſtimable.

Madame DE ROSELLE.

Oh ! tout-à-fait, ma chère.
Et vous formez ces nœuds avec plaiſir, j'eſpère.

ANGÉLIQUE.

Avec plaiſir, Madame ? oui, c'en eſt un pour moi
De contenter mon père ; il engage ma foi,
Me donne à ſon ami, j'obéis ſans murmure.

Madame DE ROSELLE.

Vous ſerez très heureuſe avec lui, j'en ſuis sûre.
(*A part.*)
Pauvre enfant ! Ne laiſſons point faire cet hymen.
Mais j'apperçois Belfort. Suivons notre examen :
Sachons ſi, par haſard, ils ſont d'intelligence.

SCENE IX.

Madame DE ROSELLE, ANGÉLIQUE, M. BELFORT.

Madame DE ROSELLE.

On pourroit vous gronder d'un peu de négligence.
On vous attend ici depuis longtems..

M. BELFORT.

Pardon.
J'ai peut-être manqué l'heure de la leçon ;
Mais c'eſt que j'ai cherché longtems Mademoiſelle.

ANGÉLIQUE.

Point d'excuſes, Monſieur. Je connois votre zèle.

Madame DE ROSELLE.

Avez-vous un livre ?

M. BELFORT.

Oui ; j'ai là Milton.

Madame DE ROSELLE.

Eh bien !

Commencez la leçon. Que je n'empêche rien.

(*A part.*)

Je vais les obſerver.

ANGÉLIQUE.

Mais...

Madame DE ROSELLE.

Commencez, de grace.

Je n'entends point l'anglais ; mais j'ai ſur moi le Taſſe.
Je vais lire à deux pas. Allons, point de façon.

(*Elle ſe retire, mais ne va pas loin ; & pendant la Scène ſuivante, paroît de tems en tems à travers les feuillages.*)

SCENE X.

ANGÉLIQUE M. BELFORT.

(*Ils reſtent un moment ſans rien dire.*)

ANGÉLIQUE.

Je vais mettre à profit, Monſieur, cette leçon.
Car... que ſais-je ?.. peut-être eſt-elle la derniere.

M. BELFORT.

Vous croyez?...

ANGÉLIQUE.

Je le crains, Monsieur. Votre écolière
Auroit encore besoin de vos leçons, je croi.

M. BELFORT.

Monsieur de Morinval sait l'anglois mieux que moi,
Et.....

ANGÉLIQUE.

Je ne doute point du-tout de sa science;
Mais je doute qu'il ait autant de patience.

M. BELFORT.

Croyez qu'auprès de vous, on n'en a pas besoin.
Sans doute, avec plaisir, il va prendre ce soin,
Puis il parle la langue, il arrive de Londre;
Et c'est un avantage...

ANGÉLIQUE.

Oh! je puis vous répondre
Que je n'apprendrai point à prononcer l'anglois;
L'entendre bien, voilà tout ce que je voulois.

M. BELFORT.

Mais vous en êtes là. Car enfin il me semble
Que vous l'entendez...

ANGELIQUE.

Oui, quand nous lisons ensemble.
Lorsque vous êtes là, je suis promte à saisir,
Vous enseignez si bien!

M. BELFORT.

J'enſeigne avec plaiſir,
Du moins : il eſt aiſé d'inſtruire une perſonne
Qui profite ſi bien des leçons qu'on lui donne !

ANGÉLIQUE.

Vous trouvez donc, Monſieur, que je fais des progrès ?

M. BELFORT.

Ah ! beaucoup.

ANGÉLIQUE.

Cette étude a pour moi des attraits,
Monſieur : j'ai tout de ſuite aimé la langue angloiſe.

M. BELFORT.

Je ne ſuis point du-tout ſurpris qu'elle vous plaiſe,
Mademoiſelle : il eſt des angloiſes à vous
Un tel rapport d'humeurs, de ſentimens, de goûts !...

ANGÉLIQUE.

Vous trouvez ?...

M. BELFORT.

Vous avez beaucoup de leurs manieres.
Elles ſont nobles, même elles ſont un peu fieres ;
Elles parlent très peu, mais parlent à propos,
Ne médiſent jamais ; & dans leurs moindres mots,
On voit regner toujours une ſage réſerve.
Voilà leur caractère ; et plus je vous obſerve,
Plus je crois voir qu'au vôtre il reſſemble en tout point.

ANGÉLIQUE.

Je le ſouhaite, mais je ne m'en flatte point.

M. BELFORT

M. BELFORT.

Hé bien, je trouve encore une autre reſſemblance.
Oui, d'elles vous-avez juſqu'à l'indifférence. ....
Ah! pardon, je n'ai pas deſſein de vous blâmer:
C'eſt ſans doute un bonheur que de ne point aimer.
Mais vous leur reſſemblez en cela davantage.
Car enfin, chacun ſait qu'elles ont en partage
Un calme, une froideur... & peut-être un dédain
Qui ſait les préſerver...

ANGÉLIQUE.

Oui, d'un penchant ſoudain.
Mais elles ne ſont pas toujours auſſi paiſibles.
Souvent ces dehors froids cachent des cœurs ſenſibles,
Où l'amour, en effet, entre d'un pas plus lent,
Mais tôt ou tard, allume un feu plus violent...
Nous avons vu cela, Monſieur, dans nos lectures.

M. BELFORT.

Oui, nous en avons lu d'aſſez belles peintures.
Mademoiſelle lit avec goût, avec fruit.

ANGÉLIQUE.

Nous oublions, je croſs, la leçon: le tems ſuit.

SCENE XI.

ANGÉLIQUE, Madame DE ROSELLE, M. BELFORT.

Madame DE ROSELLE.

Hé bien, notre écolière eſt-elle un peu ſavante?

M. BELFORT.

Tout-à-fait.

Madame DE ROSELLE, *ſans trop d'affectation.*

La lecture étoit intéreſſante.
Vous êtes attendrie, & votre maître auſſi.
Ce Milton quelquefois eſt touchant. Mais voici
Roſe...

SCENE XII.

LES MÊMES, ROSE.

(Nota. *Que dans la ſcene precedente, on a du obſcurcir le théatre, pour annoncer l'orage.*)

ROSE.

Fi, mais, venez donc. Il va faire un orage
Terrible.

ANGÉLIQUE.

Un orage?

ROSE.

Oui. Voyez ce gros nuage.

ANGÉLIQUE.

En effet, je n'avois pas fait attention....

Madame DE ROSELLE, *finement, mais toujours ſans affectation.*

Il eſt vrai, quelquefois la converſation
Nous occupe ſi fort!

ROSE.

Allons, nous-en bien vite.

Madame DE ROSELLE.

Elle a raiſon.

ROSE.

N'ayez pas peur que je vous quitte.
Mais j'apperçois Monſieur, ah! j'ai moins de frayeur.

SCENE XIII.

LES MÊMES. M. DE PLINVILLE.

M. BELFORT.

Le ciel eſt tout en feu.

M. DE PLINVILLE.

Quel ſpectacle enchanteur
Je vais de ce tableau jouir tout à mon aiſe.

Madame DE ROSELLE.

Mais comment ſe peut-il que ce tableau vous plaiſe?

ROSE.

Ah! Monſieur! ſauvons-nous.

M. DE PLINVILLE.

Allons, Roſe, du cœur;
Auprès de moi, jamais, peux-tu craindre un malheur ?
(*Un coup de tonnerre épouvantable.*)

TOUTES LES FEMMES.

Ah! Dieu!

M. BELFORT.

Quel bruit affreux!

M. DE PLINVILLE.

Le beau coup! il m'enflamme,
Vers la Divinité cela m'élève l'ame.

ANGÉLIQUE.

Sans doute, il eſt tombé tout près d'ici.

M. DE PLINVILLE.

Non, non;
Le tonnerre jamais ne tombe en ce canton.
La grêle dans nos champs ne fait point de ravages;
La rivière jamais n'inonde nos rivages.

Madame DE ROSELLE.

C'eſt vraiment un pays rare que celui-ci.

SCENE XIV.

LES MÊMES, M. DE MORINVAL.

M. DE MORINVAL.

VOYONS, trouverez-vous du bonheur à ceci?
Le tonnerre eſt tombé...

M. DE PLINVILLE.

Bon ! où donc ?

M. DE MORINVAL.

Sur la grange.
Elle eſt en feu.

M. BELFORT.

J'y cours.

(*Il ſort.*)

M. DE PLINVILLE.

Je reſpire.

M. DE MORINVAL.

Qu'entends-je ?
Vous vous réjouirez encor de ce fleau ?

M. DE PLINVILLE.

Pourquoi non ? il pouvoit tomber ſur le château.

(*Ils ſortent tous.*)

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

M. DE PLINVILLE, ROSE.

M. DE PLINVILLE.

Le ſoleil reparoît. L'herbe eſt déja plus verte;
Chaque fleur ſe ranime, & la terre entr'ouverte
Exhale un doux parfum. N'eſt-il pas vrai qu'on ſent...
Un calme..., une fraîcheur..., un charme raviſſant?
Car il en eſt de nous ainſi que d'une plante.
O que voilà, ma chère, une pluie excellente!
Nous avions grand beſoin de cet orage-ci.

ROSE.

Mais la grange eſt détruite.

M. DE PLINVILLE.

Il eſt vrai, mais auſſi
J'ai ſauvé l'écurie: elle étoit preſque neuve.
Je le dois à Belfort. J'avois plus d'une preuve
De ſon bon cœur; mais quoi! c'eſt un brave vraiment.
As-tu vu comme il s'eſt expoſé hardiment!

ROSE.

Je le crois bien. Auſſi s'eſt-il bleſſé.

M. DE PLINVILLE.

Quoi, Roſe?

ROSE.

Il s'eſt brûlé la main.

M. DE PLINVILLE.

Je ſais, c'eſt peu de choſe.

ROSE.

Peu de choſe?

M. DE PLINVILLE.

Il m'a dit que cela n'étoit rien.

ROSE.

Il me l'a dit auſſi; mais moi, je voyois bien
Qu'il ſouffroit, & beaucoup; car, à cette nouvelle,
J'étois vîte accourue avec Mademoiſelle.
Nous le voyons auprès de Monſieur Morinval.
Il ne s'occupoit pas ſeulement de ſon mal.
» Sur votre main, Monſieur (lui dis-je) il faudroit mettre
» Quelque choſe: je vais, ſi vous voulez permettre... »
» Bien obligé (dit-il) il n'en eſt pas beſoin. »
» Oh! (dis-je) avec plaiſir, je vais prendre ce ſoin. »
Il me donne ſa main; ma maitreſſe déchire
Un mouchoir, en tremblant: lui, paroiſſoit ſourire,
Regardoit, tour-à-tour, Mademoiſelle & moi:
J'en ſuis encore émue, & je ne ſais pourquoi.

M. DE PLINVILLE.

Tu m'enchantes: l'aimable & douce créature!

ROSE.

Il ſe faut entr'aider; c'eſt la loi de nature.
Dans la Fontaine, hier, je liſois ce vers-là.

M. DE PLINVILLE.

Tu lis donc la Fontaine?

ROSE.

Eh oui, je ſais déja
Douze fables au moins: cela s'apprend ſans peine.
Tenez, vous reſſemblez à ce bon la Fontaine:
Monſieur Belfort le dit. Il m'en a fait préſent:
Il me fait réciter: il eſt ſi complaiſant!

M. DE PLINVILLE.

D'avoir un pareil maître Angélique eſt charmée?...

ROSE.

Oh! oui. C'eſt bien dommage: on eſt accoutumée...
Ce mariage là va nous contrarier.

M. DE PLINVILLE.

Que veux-tu, mon enfant? il faut ſe marier.

SCENE II.

M. DE PLINVILLE, Mme DE PLINVILLE, ROSE.

Madame DE PLINVILLE.

A QUOI s'amuſe-t-elle? à babiller?

ROSE.

J'arrive.

Madame DE PLINVILLE.

Partez, allez ranger. Sur-tout, ſoyez moins vive.

ROSE.

Pardon.

Madame DE PLINVILLE.

Qu'attendez-vous? partez donc.

ROSE.

Je m'en vais.
Mademoiſelle, au moins, ne me gronde jamais.
(*Elle ſort.*)

SCÈNE III.

M. DE PLINVILLE, Madame DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE.

Je ſuis vraiment fâché, quand je vois qu'on la gronde;
Car je l'aime beaucoup.

Madame DE PLINVILLE.

Vous aimez tout le monde.

M. DE PLINVILLE.

Rien n'eſt plus naturel. Hé bien, parlons du feu.
Il eſt éteint.

Madame DE PLINVILLE.

Enfin!

M. DE PLINVILLE.

En peu de tems, parbleu!
On s'en eſt rendu maître. Il n'a duré qu'une heure.
On l'a mené!...

Madame DE PLINVILLE.

Riez!

M. DE PLINVILLE.

Voulez-vous que je pleure?

Madame DE PLINVILLE.

Je ſais bien que jamais vous n'avez de chagrin.

M. DE PLINVILLE.

Eh! tant mieux.

Madame DE PLINVILLE.

A lui voir ce visage serein,
On croiroit qu'il s'agit de la grange d'un autre!

M. DE PLINVILLE.

J'aime mieux que le feu soit tombé sur la nôtre.
Pour tout autre, ce coup eût été plus fatal:
Nous sommes en état de supporter le mal.

Madame DE PLINVILLE.

Vous êtes, sans mentir, un homme bien étrange!

M. DE PLINVILLE.

Eh! de quoi s'agit-il, après tout? d'une grange.
Hé bien, ma chère amie, on l'a rebâtira.
J'ai du bois en réserve, & l'on s'en servira.
Je n'ai pas fait bâtir depuis longtems, je pense.

Madame DE PLINVILLE.

Vous ne cherchez qu'à faire ici de la dépense.

M. DE PLINVILLE.

Les pauvres ouvriers y gagneront. Enfin,
Sans de tels accidents, beaucoup mourroient de faim.
Eh! ne faut-il donc pas que tout le monde vive?

Madame DE PLINVILLE.

Oui, mais en nourrissant les autres, il arrive
Qu'on se ruine.

M. DE PLINVILLE.

Bon! l'on a toujours assez.
Et les cent mille écus qu'à Paris j'ai laissés?

Madame DE PLINVILLE.

Vous avez mal choiſi votre dépoſitaire.
Que ne les placiez-vous plutôt chez un Notaire !

M. DE PLINVILLE.

Un Notaire, crois-moi, ne vaut pas un ami.
Dorval, aſſurément, ne s'eſt point endormi.
Il devoit me placer, comme il faut, cette ſomme.

Madame DE PLINVILLE.

Mais êtes-vous bien sûr qu'il ſoit un honnête homme ?

M. DE PLINVILLE.

Honnête homme ? Dorval ?...

Madame DE PLINVILLE.

Je ſais qu'il joue.

M. DE PLINVILLE.

Un peu.

Madame DE PLINVILLE.

Beaucoup : c'eſt un joueur.

M. DE PLINVILLE.

Il eſt heureux au jeu.

Madame DE PLINVILLE.

La rente cependant ne vient point.

M. DE PLINVILLE.

Oh ! j'eſpère...

Madame DE PLINVILLE.

Vous eſpérez toujours !

SCENE IV.

ANGÉLIQUE, M. & Madame DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE, *à Angélique.*

Ah! te voilà, ma chère
Hé bien, es-tu remiſe un peu de ta frayeur?

ANGÉLIQUE.

Oui; je craignois encore un bien plus grand malheur.

M. DE PLINVILLE.

Çà, puiſque le haſard tous les trois nous raſſemble,
Profitons-en: parlons de mariage enſemble.

Madame DE PLINVILLE.

Au lieu d'en parler, moi, je vais tout préparer.
Ce n'eſt pas tout: il faut promptement réparer
Le tort qu'a fait le feu. Ce ſoin-là me regarde;
Car à tous ces détails vous ne prenez pas garde.
Voilà la flamme éteinte, & vous croyez tout dit.
Quel homme!

(*Elle ſort en hauſſant les épaules.*)

SCENE V.

ANGÉLIQUE, M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE.

Son humeur, vraiment me divertit:
Dans un ménage, il faut de petites querelles.
Tu m'en diras bientôt, toi-même, des nouvelles.

ANGÉLIQUE.

Je vais donc vous quitter?

M. DE PLINVILLE.

J'en ai bien du regret;
Mais enfin...

ANGÉLIQUE.

Jour & nuit, j'en gémis en ſecret.

M. DE PLINVILLE.

Je le crois aiſément: je connois ta tendreſſe.

ANGÉLIQUE, *ſerrant affectueuſement la main de ſon père.*

Mon père!...

M. DE PLINVILLE.

Aimable enfant! Comme elle me careſſe!
Délicieux tranſport! ah! viens, viens dans mes bras.

ANGÉLIQUE.

M'aimez-vous?

M. DE PLINVILLE.

Si je t'aime? eh! tu n'en doutes pas.
Je donnerois pour toi mon bien, mon ſang, ma vie.

ANGÉLIQUE.

Hé bien...

M. DE PLINVILLE.

Parle, dis-moi ce qui te fait envie.

ANGÉLIQUE.

Mon père, auprès de vous que je vive toujours.

M. DE PLINVILLE.

Oui, j'aurois avec toi voulu finir mes jours.

Tu ſemerois de fleurs la fin de ma carrière.
Je ſourirois encore à mon heure dernière.
Mais ton futur époux demeure à trente pas,
Et nous ſerons voiſins.

ANGÉLIQUE.

Vous ne m'entendez pas.

M. DE PLINVILLE.

Si fait. Je t'entends bien. Crois que ton père eſt tendre,
Qu'il eſt fait pour t'aimer & digne de t'entendre.
Tu ſoupires?

ANGÉLIQUE.

Hélas! ſi vous ſaviez... combien...
Morinval!...

M. DE PLINVILLE.

Eſt aimé? va, va, je le ſais bien.

SCENE VI.

LES MÊMES, M DE MORINVAL, M. BELFORT.

(*Celui-ci a la main enveloppée d'un ruban noir.*)

M. DE PLINVILLE.

Ah! bonjour, mes amis.
(*à Morinval, d'un air myſtérieux.*)
Mais quels progrès vous faites!

M. DE MORINVAL.

Comment? que dites-vous?

M. DE PLINVILLE.

Trop heureux que vous êtes!

M. DE MORINVAL.

Ce n'eſt pas mon défaut, cependant... Vous riez?

M. DE PLINVILLE.

On vous aime cent fois plus que vous ne croyez;
Et l'on vient de me faire un aveu...

ANGÉLIQUE.

Quoi, mon père?

M. DE PLINVILLE.

Non, tu voudrois, en vain, me prier de me taire.
Après tout, Morinval eſt ton futur époux.
Belfort eſt notre ami: nous le chériſſons tous.
Sans doute il eſt charmé que Morinval te plaiſe.
N'eſt-il pas vrai, Monſieur?

M. BELFORT, *d'un air contraint.*

Qui? moi? j'en ſuis fort aiſe.

M DE PLINVILLE.

Sachez donc...

ANGÉLIQUE.

C'en eſt trop. Je ne puis...

M. DE PLINVILLE.

Il ſuffit.
Je me tais; mais je crois en avoir aſſez dit.

M. DE MORINVAL.

Mon bonheur eſt trop grand, pour qu'ici je le croie.
Je n'oſe me livrer à l'excès de ma joie.

M. DE PLINVILLE.

Allons, doutez encor! Mais quel homme! En ce cas,
Vous mériteriez bien qu'on ne vous aimât pas.
Et vous, mon cher Belfort, comment va la bleſſure?

M. BELFORT, *avec un chagrin concentré.*

Ah! je n'y ſongeois pas, Monſieur; je vous aſſure.

M. DE PLINVILLE.

Je n'oublirai jamais ce généreux ſecours.

M. BELFORT.

Monſieur, ſans nul regret j'aurois donné mes jours.

M. DE PLINVILLE.

Ah!... ces bleſſures-là ne ſont pas dangereuſes.

M. BELFORT.

Il eſt vrai qu'il en eſt de bien plus douloureuſes.
Celle-ci doit, du moins, avant peu ſe guérir:
Trop heureux qui n'a pas d'autres maux à ſouffrir!

(*Il ſort.*)

SCENE VII.

ANGÉLIQUE, M. DE MORINVAL. M. DE PLINVILLE.

M. DE MORINVAL.

Il paroît abattu.

M. DE PLINVILLE.

Cette mélancolie
Lui ſied: elle vaut mieux cent fois que la folie.
Mais parlons de vous deux. Ma fille, en ce moment,
Nous ſommes ſans témoins: & tu peux librement
Faire à ce bon ami, l'aveu...

SCENE VIII.

LES MÊMES, LÉPINE, *d'un air niais.*

LÉPINE.

MADEMOISELLE,
Madame vous demande.

M. DE PLINVILLE.

Eh! mais, que lui veut-elle?

LÉPINE.

Moi, je ne ſais, Monſieur. On ne me dit jamais
Le pourquoi: ſeulement, on me dit *va*, je vais.

M. DE PLINVILLE.

Ce Lépine eſt naïf.

LÉPINE.

Vous êtes bien honnête.
Madame dit pourtant que je ſuis une bête;
Car Madame & Monſieur ſont rarement d'accord:
Moi, je ſuis de l'avis de Monſieur: ai-je tort?

M. DE PLINVILLE.

Non; ce que tu dis là prouveroit le contraire.

(*Lépine ſort.*)

SCENE IX.

M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE.

ENFIN vous êtes sûr que vous avez su plaire ;
Vous allez, je l'espère, être heureux à présent.

M. DE MORINVAL.

Oui, si l'on pouvoit l'être.

M. DE PLINVILLE.

Ah ! le trait est plaisant.
Si l'on pouvoit... comment, vous en doutez encore ?

M. DE MORINVAL.

Toujours.

M. DE PLINVILLE.

Mais, vous aimez ma fille ?

M. DE MORINVAL.

Je l'adore.

M. DE PLINVILLE.

Angélique, à son tour, vous aime ?

M. DE MORINVAL.

Je le croi.

M. DE PLINVILLE.

Vous allez recevoir & sa main & sa foi :
Que vous faut-il de plus ?

M. DE MORINVAL, *vivement.*

Mais est-on, je vous prie,
Heureux précisément, parce qu'on se marie ?

M. DE PLINVILLE.

Ah! mon ami, l'hymen...

M. DE MORINVAL.

L'hymen a ſes douceurs,
Je le ſais; ſur la vie il ſeme quelques fleurs.
Mais j'en vois les ſoucis, les ennuis, les alarmes.

M. DE PLINVILLE.

Eh! voyez-en plutôt les plaiſirs & les charmes;
Voyez ces chers enfans, gages de votre amour...

M. DE MORINVAL.

A des infortunés je donnerai le jour.

M. DE PLINVILLE.

Les voilà malheureux, même avant que de naître!

M. DE MORINVAL.

Je le fus, je le ſuis, pourroient-ils ne pas l'être?
Ils ne pourront, du moins, échapper aux douleurs.
L'homme, dès en naiſſant, crie & verſe des pleurs.

M. DE PLINVILLE.

Ces pleurs ſont un langage, & non pas une plainte.

M. DE MORINVAL.

De mille infirmités ſon enfance eſt atteinte.
Pendant deux ans entiers, captif en un berceau,
Il ſouffre...

M. DE PLINVILLE.

Avant d'être arbre, il faut être arbriſſeau.

M. DE MORINVAL.

Tôt ou tard, un poiſon dans les veines circule,
Qui défigure, ou tue...

M. DE PLINVILLE.

Oui, mais on inocule.

M. DE MORINVAL.

En a-t-on moins de mal?

M. DE PLINVILLE.

Il n'eſt plus dangereux.
Pour les femmes, ſur-tout, ce ſecret eſt heureux:
Elles ne craignent point de ſe voir enlaidies.

M. DE MORINVAL.

Mais combien d'autres maux!...

M. DE PLINVILLE.

S'il eſt des maladies,
Il eſt des Médecins.

M. DE MORINVAL.

C'eſt encore bien pis.

M. DE PLINVILLE.

Répétez les bons mots que tout le monde a dits!
Il eſt d'habiles gens, & qu'à tort on inſulte.
Souffre-t-on? on écrit à Paris; on conſulte
Un illuſtre... Petit, je ſuppoſe: il répond:
Et vous guérit bientôt. (*)

M. DE MORINVAL.

Ah! tout de ſuite!

M. DE PLINVILLE.

Au fond,
Soyons de bonne foi, trop ſouvent nos ſouffrances
Sont la ſuite & le fruit de nos intempérances.

(*) Quelques Critiques ont prétendu que le Public, ainſi que M. Petit, n'avoient pas beſoin de cet éloge; mais ils n'ont pas penſé que j'en avois beſoin, moi; et que j'acquittois ainſi une dette chère à mon cœur.

La nature nous a prodigué tous ſes dons ;
Nous abuſons de tout ; & puis, nous nous plaignons !

M. DE MORINVAL.

Vous pourriez, en ce point, avoir raiſon peut-être.
Mais qu'on a droit, d'ailleurs, de ſe plaindre ! eſt-on maître,
Par exemple, d'avoir de la fortune ?

M. DE PLINVILLE.

Non :
Mais le pauvre, content de ſa condition,
Eſt heureux comme nous. Allez, le Ciel eſt juſte ;
Et l'ouvrier actif, le payſan robuſte,
Ont auſſi leurs plaiſirs, plaiſirs purs, naturels...

M. DE MORINVAL.

Vous ne croyez donc pas qu'il ſoit des maux réels ?

M. DE PLINVILLE.

Très peu.

M. DE MORINVAL.

Nos paſſions, ennemis domeſtiques,
Ne ſont donc, ſelon vous, que des maux chimériques ?

M. DE PLINVILLE.

Ah ! fort bien ! vous nommez les paſſions, des maux !
Sans elles, nous ſerions au rang des animaux.
Il faut des paſſions, il nous en faut, vous dis-je ;
Et ce ſont de vrais biens, pourvu qu'on les dirige.

M. DE MORINVAL.

Oui ! dirigez l'amour !

M. DE PLINVILLE.

Pourquoi non ? ſentez-vous
Ce qu'un amour honnête a de touchant, de doux ?
Quel plaiſir d'attendrir la beauté que l'on aime,
Et de s'aimer encore en un autre ſoi-même !

De !... J'en aurois parlé bien mieux à vingt-cinq ans.
Hélas ! j'ai, ſans retour, paſſé cet heureux tems...
Mais un bien vient toujours nous tenir lieu d'un autre :
L'amitié me conſole, & je bénis la nôtre.

M. DE MORINVAL.

Vous nous parlez ici d'amour & d'amitié.
De nos affections ce n'eſt pas la moitié.
Ne comptez-vous pour rien l'avarice ſordide,
L'ambition, l'envie & la haine perfide ?
Vous qui peignez ſi bien toutes choſes en beau,
Je vous défie ici d'égayer le tableau.

M. DE PLINVILLE.

Oui, ces noms ſont affreux, mais les choſes ſont rares.
Au ſiécle où nous vivons, il eſt fort peu d'avares.
D'envieux, Dieu merci, je n'en connois pas un :
La haine enfin n'eſt pas un vice très commun.
L'ambition, peut-être, eſt un peu plus commune :
Mais ſoit qu'elle ait pour but, les honneurs, la fortune,
C'eſt un beau mouvement qui n'eſt pas défendu :
Souvent, loin d'être un vice, elle eſt une vertu.
Chaque choſe a ſon tems. L'enfance eſt conſacrée
Aux doux jeux ; la jeuneſſe à l'amour eſt livrée ;
Et l'âge mûr au ſoin d'établir ſa maiſon.
Croyez-moi, le bonheur eſt de toute ſaiſon.

M. DE MORINVAL.

Vous allez voir qu'il eſt auſſi dans la vieilleſſe !

M. DE PLINVILLE.

Sans doute, Morinval. Ainſi que la jeuneſſe,
A le bien prendre, elle a ſes innocens plaiſirs.
C'eſt l'âge du repos, celui des ſouvenirs.

J'aime à voir d'un vieillard la vénérable marche,
Les cheveux blancs; je crois revoir un patriarche.
Il guide la jeuneſſe, il en eſt reſpecté;
Il raconte une hiſtoire, & ſe voit écouté.

M. DE MORINVAL.

Et tout cela finit?

M. DE PLINVILLE.

Mais.... par la derniere heure.
Je ſuis né, Morinval; il faut donc que je meure.
Hé bien, tranquille & gai juſqu'au dernier inſtant,
Comme je vis heureux je dois mourir content.

M. DE MORINVAL.

Et moi.... Car à mon tour, il faut que je réponde,
Et que par mille faits, enfin, je vous confonde.
Je vous ſoutiens, morbleu! qu'ici-bas tout eſt mal,
Tout, ſans exception, au phyſique, au moral.
Nous ſouffrons en naiſſant, pendant la vie entiere,
Et nous ſouffrons ſur-tout à notre heure derniere.
Nous ſentons, (tourmentés au dedans, au dehors,)
Et les chagrins de l'âme, & les douleurs du corps.
Les fléaux avec nous ne font ni paix ni tréve:
Ou la terre s'ent'rouve, ou la mer ſe ſouleve.
Nous mêmes, à l'envi, déchaînés contre nous,
Comme ſi nous voulions nous exterminer tous,
Nous avons inventé les combats, les ſupplices.
C'étoit peu de nos maux, nous y joignons nos vices.
Aux riches, aux puiſſans l'innocent eſt vendu.
On outrage l'honneur, on flétrit la vertu.
Tous nos plaiſirs ſont faux, notre joie indécente:
On eſt vieux à vingt ans, libertin à ſoixante.
L'hymen eſt ſans amour, l'amour n'eſt nulle part.

Pour le ſexe, on n'a plus de reſpect ni d'égard.
On ne ſait ce que c'eſt que de payer ſes dettes;
Et de ſa bienfaiſance on remplit les gazettes.
On fait de plate proſe & de plus méchans vers.
On raiſonne de tout, & toujours de travers;
Et dans ce monde enfin, s'il faut que je le diſe,
On ne voit que noirceur, & miſère, & ſottiſe.

M. DE PLINVILLE.

Voilà ce qui s'appelle un tableau conſolant!
Vous ne le croyez pas, vous-même, reſſemblant.
De cet excès d'humeur je ne vois point la cauſe.
Pourquoi donc s'emporter, mon ami, quand on cauſe?
Vous parlez de volcans, de naufrage... Eh! mon cher,
Demeurez en Touraine, & n'allez point ſur mer.
Sans doute, autant que vous, je déteſte la guerre;
Mais on s'éclaire enfin, on ne l'aura plus guère.
Bien des gens, dites-vous, doivent: ſans contredit,
Ils ont tort; mais pourquoi leur a-t-on fait crédit?
L'hymen eſt ſans amour? ma femme a la réplique.
L'amour n'eſt nulle part? conſultez Angélique.
Les femmes ſont un peu coquettes; ce n'eſt rien:
Ce ſexe eſt fait pour plaire: il s'en acquitte bien.
Tous nos plaiſirs ſont faux? mais quelquefois à table,
Je vous ai vu goûter un plaiſir véritable.
On fait de méchans vers? eh! ne les lisez pas.
Il en paroît auſſi, dont je fais très grand cas.
On déraiſonne? eh oui, par fois, un faux ſyſtême
Nous égare... Entre nous, vous le prouvez vous-même.
Calmez donc votre bile, & croyez qu'en un mot,
L'homme n'eſt ni méchant, ni malheureux, ni ſot.

M. DE MORINVAL.

Moi, je vous dis.... Mais non, je n'ai rien à vous dire.

Quand je parle raiſon, vous vous mettez à rire.
Le moyen de convaincre un homme tel que vous !
De vous convaincre, auſſi, je ne ſuis point jaloux.
Gardez, Monſieur, gardez cet heureux caractère.

M. DE PLINVILLE.

Si je ne l'avois pas, je voudrois me le faire.
Je ne ſuis point aveugle ; & je vois, j'en conviens,
Quelques maux ; mais je vois encore plus de biens.
Je ſavoure les biens : les maux, je les ſupporte.
Que gagnez-vous, de grace, à gémir de la ſorte ?
Vos plaintes, après-tout, ne ſont qu'un mal de plus.
Laiſſez donc là, mon cher, les regrets ſuperflus :
Reconnoiſſez du ciel la ſageſſe profonde ;
Et croyez que tout eſt pour le mieux dans le monde.

SCENE X.

M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE, Madame DE ROSELLE.

Madame DE ROSELLE.

En vérité, voilà des chaſſeurs bien hardis !

M. DE PLINVILLE.

Comment donc ?

Madame DE ROSELLE.

Ils ſont là ſept ou huit étourdis,
Qui ne ſe gênent pas.

M. DE MORINVAL.

Ayez donc une chaſſe !

M. DE PLINVILLE.

Il ſe ſeront trompés : il faut leur faire grace.

M. DE MORINVAL.

Mais allez voir, du moins.....

M. DE PLINVILLE.

J'y vais... quoiqu'entre nous
Mon cher, je ne ſois point de ces Seigneurs jaloux
Qui gardent leur gibier, comme on fait ſa maitreſſe.
Je ſens très bien qu'il faut excuſer la jeuneſſe.
Qu'un jeune homme, en paſſant, tire ſur un perdreau...

M. DE MORINVAL.

On ne vient pas tirer à vingt pas d'un château.

M. DE PLINVILLE.

Auſſi, j'y vais mettre ordre. En me voyant paroître,
Ils ſeront plus fâchés que moi-même peut-être.

M. DE MORINVAL.

Mais vous vous expoſez....

M. DE PLINVILLE.

A quoi, cher Morinval?
Pourquoi donc voulez-vous qu'on me faſſe du mal,
A moi qui n'en ai fait de ma vie à perſonne?

(*Il ſort.*)

SCENE XI.

M. DE MORINVAL, Madame DE ROSELLE.

M. DE MORINVAL.

JAMAIS il ne craint rien, jamais il ne ſoupçonne ;
Quel homme !

Madame DE ROSELLE.

Je voudrois pourtant lui reſſembler.
(*à part.*)
Allons, nous voilà ſeuls. Il eſt tems de parler.
(*Haut.*)
Vous accuſez tout bas Madame de Mirbelle,
Monſieur : votre bonheur eſt retardé par elle.

M. DE MORINVAL.

Je dois m'en conſoler, puiſque je la verrai.
Encor, ſi mon bonheur n'étoit que différé !

Madame DE ROSELLE.

Ce retard, après tout, eſt fort heureux, peut-être.
Quand on doit s'épouſer, il faut ſe bien connoître.

M. DE MORINVAL.

Pour connoître Angélique, il ſuffit d'un inſtant.
Et de moi, ce me ſemble, elle en peut dire autant.
Ma franchiſe, je crois....

Madame DE ROSELLE.

Sert d'excuſe à la mienne.
Êtes-vous bien, Monſieur, sûr qu'elle vous convienne,
Sûr de lui convenir ?

M. DE MORINVAL.

Ah ! Quant au premier point,
Elle me plaît, Madame, & vous n'en doutez point.
Je n'oſe pas ainſi me flatter de lui plaire.
Peut-être, en ce moment, ſavez-vous le contraire ?
Elle vous l'aura dit.

Madame. DE ROSELLE.

Point du tout, mais..... j'ai peur...
Que vous dirai-je enfin ? il s'agit du bonheur.
Vous ne voudriez pas qu'elle fût malheureuſe.
Vous avez pour cela l'âme trop généreuſe.....

M. DE MORINVAL.

Fort bien. Je vous entens. Je vois ce qu'il en eſt.
Vous voulez doucement m'annoncer mon arrêt.

Madame DE ROSELLE.

Mais... quoique votre peur puiſſe être mal fondée,
Vous ne feriez pas mal de ſuivre votre idée,
De ſavoir, en un mot, ſi l'on vous aime ou non.
La choſe vous regarde.

M. DE MORINVAL.

Oui, vous avez raiſon,
Et ſi c'eſt un refus que ſa bouche prononce,
D'abord, quoiqu'à regret, à ſa main je renonce.
Et je vous ſaurai gré de m'avoir averti.

(*Il ſort.*)

SCENE XII.

Madame DE ROSELLE, *ſeule.*

C'EST un fort galant homme : il prendra ſon parti.
Angélique, du moins, n'a plus d'hymen à craindre.
Elle ſera, peut-être, encore bien à plaindre.
Mais ſon ſort peut changer. Toujours eſt-ce un grand point,
De ne pas épouſer celui qu'on n'aime point.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, ROSE.

ROSE.

Vous paroiſſez plus gaie.

ANGÉLIQUE.

Ah! j'ai ſujet de l'être.
Morinval à ma main va renoncer peut-être.

ROSE.

Se peut-il?.... Il ſait donc que vous ne l'aimez point?

ANGÉLIQUE.

Il devroit le ſavoir. J'ai vu que ſur ce point
Il venoit pour ſonder le fond de ma penſée,
Il a du me trouver contrainte, embarraſſée;
Et s'il eſt pénétrant, il ſe ſera douté....

ROSE.

Que ne lui parliez-vous avec plus de clarté?

ANGÉLIQUE.

Je crois en avoir dit aſſez pour faire entendre
Qu'à mon cœur vainement il eſpéroit prétendre.
Roſe, je me ſouviens d'avoir dit quelques mots
Aſſez clairs....

ROSE.

S'il pouvoit nous laiſſer en repos,

Mademoiſelle! alors, toutes deux, ce me ſemble,
Nous ſerions, ſans mari, bien tranquilles enſemble.

ANGÉLIQUE.

Ah! ma chere, il n'eſt point de bonheur ici-bas.

ROSE.

Pourquoi, Mademoiſelle?

ANGÉLIQUE.

Eh mais.... on ne voit pas
Monſieur Belfort, où donc eſt-il?

ROSE.

Il ſe promène
Depuis une heure, ſeul, autour de la garenne.
Il eſt penſif, rêveur: il a quelques chagrins,
Ou je me trompe fort.

ANGÉLIQUE.

Eſt-il vrai?

ROSE.

Je le crains.
Il ſoupire.

ANGÉLIQUE.

Il ſoupire?... Entre nous, chere Roſe...
De ſes ſecrets ennuis t'a-t-il dit quelque choſe?

ROSE.

Jamais. Il eſt diſcret.

ANGÉLIQUE.

Mais il a tort, je crois,
De demeurer ainſi tout ſeul au fond des bois.
Mon père, moi, ſur-tout Madame de Roſelle
Nous le diſſiperions.

ROSE.

Eh oui, Mademoiſelle.
Si j'allois le chercher, moi-même?

ANGÉLIQUE.

Hé bien, vas-y.
Qu'il ſe rende au château, Roſe, & non pas ici.

ROSE.

Oh! non.

ANGÉLIQUE.

Ne lui dis point que c'eſt moi qui t'envoie.

(*Roſe ſort.*)

SCENE II.

ANGÉLIQUE, *ſeule.*

DES peines qu'il reſſent que faut-il que je croye?
J'ai les miennes auſſi, qui me font bien ſouffrir.
Ce dernier entretien vient ſans ceſſe s'offrir....
Mais chaſſons une idée.... hélas! trop dangereuſe,
Qui ne peut que me rendre à jamais malheureuſe.

SCENE III.

M. DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

M. DE PLINVILLE.

EN ce lieu ſolitaire Angélique rêvoit.
Gageons que Morinval en étoit le ſujet.

ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Non, mon père.

M. DE PLINVILLE.

Ma fille avec moi diſſimule?
Ah! cela n'eſt pas bien. A quoi bon ce ſcrupule?
Pour cacher ton amour, tes ſoins ſont ſuperflus.
Je le ſais... Tu rougis! allons, n'en parlons plus.
Picard, dit-on, me cherche, afin de me remettre
Le paquet... & j'attends ſur-tout certaine lettre...
(*Il voit Picard.*)
Ah! bon.
(*Il appelle.*)
Picard!

SCENE IV.

M. DE PLINVILLE, PICARD, *tout eſſouffle.* ANGÉLIQUE.

PICARD.

Picard! vous me faites courir.

M. DE PLINVILLE.

Pardon.

PICARD.

C'eſt un valet: il eſt fait pour ſouffrir.

M. DE PLINVILLE.

Donne, mon cher Picard, & demeure à ton poſte.
(*En prenant les lettres des mains de Picard.*)
La belle invention, que celle de la poſte!

PICARD.

Parlons-en!

M. DE PLINVILLE.

Chaque jour, j'écris à mes amis.
Chaque jour, un courier part & vole à Paris;
Et pour me rapporter bientôt de leurs nouvelles,
Il repart à l'inſtant, & ſemble avoir des ailes.

PICARD.

Fort bien! vous allez voir que ce ſont des oiſeaux!
Ils ſe crèvent pour vous, ainſi que leurs chevaux.
Des aîles! oui!

M. DE PLINVILLE, *lit.*

Que vois-je? ah! Dieu! quelles nouvelles!
Eſt-il bien vrai?

ANGÉLIQUE.

Mon père, eh! mais quelles ſont-elles?

PICARD.

Quoi, Monſieur?

M. DE PLINVILLE.

Tous nos fonds de Paris ſont perdus.

ANGÉLIQUE.

Ah! Ciel!

M. DE PLINVILLE.

Dorval au jeu perd deux cens mille écus.
C'eſt trois cent mille francs que ce jeu-là nous coûte;
Car le pauvre Dorval manque & nous fait banqueroute.

PICARD.

Banqueroute, Monſieur? ah! le maudit fripon!

M. DE PLINVILLE.

Il n'eſt que malheureux.

PICARD.

Eh! vous êtes trop bon.
Il vous vole; je dis que c'eſt un tour infâme.
(*En s'en allant.*)
Banqueroute! ah! bon Dieu! que va dire Madame!

SCENE V.

M. DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Je te rends grace, ô Ciel! de ce revers fatal.
Je n'épouſerai point Monſieur de Morinval.

M. DE PLINVILLE.

On eſt tout étourdi d'une pareille perte.
Pourtant une reſſource encore m'eſt offerte;
Et ſi j'étois tout ſeul, je me conſolerois.
Ma terre, Dieu merci, me reſte, & j'en vivrois.
Mais, ma fille!... à quel ſort je te vois condamnée

ANGÉLIQUE.

En quoi donc, plus que vous, ſerois-je infortunée?

M. DE PLINVILLE.

Hélas! la pauvre enfant, près de ſe marier!...

ANGÉLIQUE.

Ah! croyez que, bien loin de me contrarier...

M. DE PLINVILLE.

Il eſt tout naturel, lorſque l'on eſt jolie,
Jeune, de ſouhaiter de ſe voir établie.
Et toi, dans l'âge heureux des plaiſirs, des amours,
Tu vas donc près de nous uſer tes plus beaux jours.
Ma fille, je te plains.

ANGÉLIQUE, *vivement.*

Gardez-vous de me plaindre.
C'étoit l'hymen pour moi, l'hymen qu'il falloit craindre...
Non, vous ne ſavez pas à quel point je ſouffrois...
En m'éloignant de vous! j'étouffois mes regrets.
Dans un profond chagrin, alors, j'étois plongée.
Au contraire, à préſent, je me vois ſoulagée,
En ſongeant que de vous rien ne peut m'arracher.
(*Tendrement, & en le careſſant.*)
Mon père! à vos côtés je prétends m'attacher,
Je veux vous prodiguer mes ſoins & mes ſervices;
J'en ferai mon bonheur, j'en ferai mes délices.
Que me manquera-t-il? vous m'aimez: près de vous,
Ah! pourrois-je jamais regretter un époux!

M. DE PLINVILLE.

Chère enfant! que ces mots ont flatté mon oreille!
Je n'éprouvai jamais une douceur pareille.
Ainſi donc, comme un baume en notre affliction,
Le Ciel nous envoya la conſolation.
Par elle, on ſouffre moins... On ſouffre moins! que dis-je?
Il faut plaindre celui qui jamais ne s'afflige,
Et que les coups du ſort n'avoient point accablé:
Il n'a pas le bonheur de ſe voir conſolé.
Pour moi, toujours content, ſans chagrins, ſans alarmes,
Je n'avois point encor verſé de douces larmes.

Perſonne, juſqu'ici, ne m'avoit plaint, hélas!
Je me croyois heureux, & je ne l'étois pas.
Mais, dis, eſt-il bien vrai? faut-il que je te croie?
N'as-tu point de regrets?

ANGÉLIQUE.

Non : ma plus douce joie
Eſt d'adoucir vos maux, & de les partager.

M. DE PLINVILLE.

Mes maux, s'il eſt ainſi, n'ont rien que de léger.
Nous ſerons pauvres, ſoit : nous verrons moins de monde.
Chez moi, preſque toujours, le voiſinage abonde.
On nous négligera. Mais nous nous ſuffirons,
Et ce ſera pour nous enfin que nous vivrons.

ANGÉLIQUE.

Vous ſavez que toujours j'aimai la ſolitude.

M. DE PLINVILLE.

Je le ſais; & de plus, tu te plais à l'étude.
Tu ne peux t'ennuyer avec ces deux goûts là.
Tiens, vois-tu? je me fais une fête déja
De vivre ſeul avec ma petite famille,
Entre ma chère femme & mon aimable fille.
J'aurai moins de laquais, & j'en ſerai ravi :
Par un ſeul domeſtique on eſt bien mieux ſervi.
Nous vivrons gais, contents : que faut-il davantage?
Nous nous aimerons bien; nous aurons en partage
Les vrais tréſors, la paix, le travail, la ſanté,
Et... le premier des biens, la médiocrité.

ANGÉLIQUE.

Je ſens bien ce bonheur : vous ſavez mieux le peindre.

SCENE VI.

M. & Madame DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

M. DE PLINVILLE *court à ſa femme.*

MA chère amie, au lieu de gémir, de me plaindre,
J'arrange un plan!...

Madame DE PLINVILLE.

Hé bien, je vous l'avois prédit!
Vous vous en ſouvenez, je vous ai toujours dit:
« Monſieur, encore un coup, cette ſomme eſt trop forte
» Pour l'expoſer ainſi; de grace... ». Mais n'importe!
Il a voulu courir les riſques...

M. DE PLINVILLE.

J'en convien;
Mais quoi, le mal eſt fait.

Madame DE PLINVILLE.

Eh! oui, je le ſais bien;
Auſſi, je viens déja d'y trouver un remède;
Car il faut bien toujours que je vienne à votre aide.

M. DE PLINVILLE.

Quoi?

Madame DE PLINVILLE.

Je ſuis décidée à quitter ce pays.

M. DE PLINVILLE.

Comment?

Madame DE PLINVILLE.

Dans quatre jours, nous partons pour Paris;
Et vous aurez, je crois, la bonté de nous ſuivre.

M. DE PLINVILLE.

Expliquez-vous?

Madame DE PLINVILLE.

Ici je ne prétends plus vivre.
Si vous ne craignez point, vous, d'être humilié,
J'aurois trop à rougir aux lieux où j'ai brillé.

M. DE PLINVILLE.

Mais, pour vivre à Paris, ma fortune eſt trop mince:
Au lieu que nous ſerions à notre aiſe en province.

Madame DE PLINVILLE.

Bon! l'on fait à Paris la dépenſe qu'on veut:
Il faudroit faire ici beaucoup plus qu'on ne peut.
J'ai peſé tout cela: nous vendrons notre terre.
Je vais à ce ſujet écrire à mon Notaire.

M. DE PLINVILLE.

Mais, quelle promptitude!

Madame DE PLINVILLE.

Il faut ſaiſir l'inſtant;
C'eſt le jour du courier, l'heure preſſe; on m'attend:
Venez me retrouver, & vous verrez ma lettre.

M. DE PLINVILLE.

Je crois que tout cela peut fort bien ſe remettre.
Nous en reparlerons.

Madame DE PLINVILLE.

Non; j'ai pris mon parti.

(*Elle ſort.*)

SCENE VII.

M. DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Quoi! mon père, ſi-tôt vous auriez conſenti?...

M. DE PLINVILLE.

Conſenti? point du tout. L'affaire n'eſt pas faite.
Je tiens à mon projet. Oui, je te le répète.
Mais, de ma part, vois-tu, trop d'obſtination,
N'auroit fait qu'affermir ſa réſolution.
Je la connois. Au lieu, qu'à ſoi-même laiſſée,
Ma femme, dès demain, peut changer de penſée.
Je diſpute toujours le plus tard que je puis.

SCENE VIII.

M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

M. DE MORINVAL, *de loin à part, ſans les voir.*

Ou donc le rencontrer? par-tout je le pourſuis.
Mais je le vois... Allons, dégageons ma parole.
(*haut.*)
Nous nous flattions tous deux d'un eſpoir trop frivole;
Cher Plinville. A regret, je viens vous déclarer...
Je ne puis plus longtems vous laiſſer ignorer...

M. DE PLINVILLE.

Mon ami, je ſais tout. Dorval fait banqueroute :
Je perds cent mille écus.

M. DE MORINVAL.

Cent mille écus?

M. DE PLINVILLE.

Sans doute.

M. DE MORINVAL.

Je l'ignorois.

(*à part.*)

O Ciel! je venois renoncer
A ſa fille : de moi qu'auroit-on pu penſer?

M. DE PLINVILLE.

Je ſens bien qu'entre nous il n'eſt plus d'hyménée.

M. DE MORINVAL.

Au contraire.

M. DE PLINVILLE.

Ma fille eſt toute réſignée.
Quant à moi, je ne ſuis malheureux qu'à demi ;
Car ſi je perds un gendre, il me reſte un ami.

M. DE MORINVAL.

Eh mais, je n'entends point ce que vous voulez dire.
Comment, vous avez cru que j'irois me dédire,
A cauſe du revers qui vous eſt ſurvenu?
Mon ami, je croyois vous être mieux connu.
Trop heureux d'être époux de votre aimable fille!

ANGÉLIQUE, *à part.*

Dieu!

M. DE PLINVILLE.

Vous voulez encore être de la famille !

M. DE MORINVAL.

Plût au Ciel !

M. DE PLINVILLE.

A ce trait me ſerois-je attendu ?
Mais nous venons de perdre...

M. DE MORINVAL.

Elle n'a rien perdu ;
Et moi, lorſque je ſonge aux vertus qu'elle apporte,
Je trouve que ſa dot eſt encore aſſez forte.

M. DE PLINVILLE.

(*Émerveillé.*)
Hé bien, ma fille !... Mais qu'as-tu donc ?

ANGÉLIQUE.

Je n'ai rien

M. DE MORINVAL.

Cependant...

ANGÉLIQUE.

En effet... je ne me ſens pas bien.
Vous permettez ?...

(*Elle ſort.*)

SCENE IX.

M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE.

Ce trait vient d'exciter en elle
Une émotion vive & toute naturelle :
C'eſt que ma fille ſent un noble procédé!

M. DE MORINVAL.

Vous croyez?...

M. DE PLINVILLE.

Je le crois? j'en ſuis perſuadé.

M. DE MORINVAL, *triſtement.*

Ah! cher Plinville!...

M. DE PLINVILLE.

Allons! nouvelle inquiétude!
Angélique a beſoin d'un peu de ſolitude;
Voilà tout.

M. DE MORINVAL.

Pardonnez. J'en ai beſoin auſſi.

M. DE PLINVILLE.

Et vous allez encor nourrir votre ſouci!

M. DE MORINVAL.

J'en ai ſujet.

(*Il ſort.*)

SCENE X.

M. DE PLINVILLE, *ſeul.*

Toujours s'affliger, toujours craindre!
Je le plains... hai, je puis avoir tort de le plaindre.
Il aime le chagrin; & peut-etre, ma foi,
Eſt-il, à ſa manière, heureux autant que moi.

SCENE XI.

M. DE PLINVILLE, M. BELFORT.

M. DE PLINVILLE.

Apprenez, cher Belfort, un trait charmant, ſublime,
Qui va pour Morinval augmenter votre eſtime.
Vous ſavez mon malheur...

M. BELFORT.

J'en ſuis bien affligé;
Et je venois ici...

M. DE PLINVILLE.

Je vous ſuis obligé.
Morinval, à l'inſtant, vient auſſi de l'apprendre.
Mais croiriez-vous qu'il veut toujours être mon gendre?

M. BELFORT.

Quoi! ſe peut-il?...

M. DE PLINVILLE.

Voyez quel bonheur eſt le mien!

Pour moi, d'un petit mal il réſulte un grand bien.
Mais, adieu; car je vais conter tout à ma femme.

(*Il ſort.*)

SCENE XII.

M. BELFORT, *ſeul.*

D'UN mot, ſans le ſavoir, il déchire mon âme.
Allons, il faut partir : voilà l'inſtant fatal.
Ne ſoyons pas témoin du bonheur d'un rival....
Du bonheur? Mais eſt-il bien sûr qu'il ait ſu plaire?
J'ai quelquefois oſé ſoupçonner le contraire.
Ce matin.... je ne ſais ſi je me ſuis trompé;
Mais un mot, un regard, un ſoupir échappé....
Gardons-nous de ſaiſir ces vaines apparences:
Je dois partir encor, ſi j'ai des eſpérances.
Je ne la verrai point. Qu'elle ignore à jamais
Ce que j'étois, ſur-tout à quel point je l'aimois.
Adieu paiſible toit, qui me ſervis d'aſyle;
Adieu, trop confiant & trop heureux Plinville!
Et vous charmante... Vous que je n'oſe nommer,
Que je fuis, que de loin je vais toujours aimer.
Je vais pourſuivre ailleurs ma pénible carriere,
Seul, triſte, abandonné de la nature entiere,
Sans ſecours, n'emportant avec moi qu'un ſeul bien;
C'eſt un cœur, qui du moins ne me reproche rien:
Allons dès ce ſoir même, il vaut mieux que je ſorte.

SCENE XIII.

ROSE, M. BELFORT.

ROSE.

Vous partez?

M. BELFORT.

Pourquoi donc m'écouter de la ſorte?

ROSE.

J'accourois vous chercher. Mais Monſieur, quel diſcours! Eſt-ce que vous partez?

M. BELFORT.

Oui, je pars.

ROSE.

Pour toujours?

M. BELFORT.

Pour jamais.

ROSE.

Et pourquoi?

M. BELFORT.

Pardon, ma chère Roſe. Je pars, & je ne puis vous en dire la cauſe.

ROSE.

Vous auroit-on ici cauſé quelques chagrins?

M. BELFORT.

Non, aucun: de perſonne ici je ne me plains.

ROSE.

Pauvre Angélique! hélas! que je vais la ſurprendre!

A cet événement elle eſt loin de s'attendre.
Voyez! tous les malheurs lui viennent à la fois.

M. BELFORT.

Mais... mon départ n'eſt pas un grand malheur, je crois.

ROSE.

Je ſais ce que je dis. Je connois ma maîtreſſe,
Et je vois bien à vous comme elle s'intereſſe.
Puis, j'en juge par moi: d'ailleurs, il eſt ſi tard!
Encor vous êtes ſeul: ah! mon dieu! quel départ.

M. BELFORT.

Ce tendre adieu me touche.

ROSE.

Et vous partez?

SCENE XIV.

LES MÊMES, Madame DE ROSELLE.

ROSE.

MADAME....
Vous me voyez chagrine, & juſqu'au fond de l'ame.
Monſieur Belfort s'en va, mais s'en va tout à fait.

Madame DE ROSELLE, *à M. Belfort.*

Et quel ſujet, de grace?...

ROSE.

Il n'a point de ſujet.

Madame DE ROSELLE, *fait ſigne à Roſe de les laiſſer.*

Allez, Roſe.

ROSE, *à M. Belfort.*

Je puis dire à Mademoiſelle,
Qu'avant votre départ, vous prendrez congé d'elle?

M. BELFORT.

Ne le lui dites pas.

ROSE.

Non? vous avez bien tort.
Adieu donc, pour jamais, adieu, Monſieur Belfort.

M. BELFORT.

Adieu de tout mon cœur, adieu, ma chere Roſe.

ROSE.

Écrivez-nous du moins, c'eſt bien la moindre choſe.

M. BELFORT.

Oui, Roſe; de mon ſort je vous informerai.

ROSE, *part, ſe retourne & crie en pleurant.*

Marquez-moi votre adreſſe, & je vous répondrai.

SCENE XV.

M. BELFORT, Madame DE ROSELLE.

Madame DE ROSELLE.

Quoi! vous partez, Monſieur? quelle raiſon ſoudaine?...

M. BELFORT.

J'en ai mille, qu'ici vous devinez ſans peine.

Madame DE ROSELLE.

Oui, malgré l'amitié que je puis vous porter,
Je ſens que plus longtems vous ne pouvez reſter.

M. BELFORT.

M. BELFORT.

Recevez mes adieux, & croyez que l'abſence
Ne fera qu'ajouter à ma reconnoiſſance.

Madame DE ROSELLE.

Vous ne m'en devez point. Hélas! j'aurois voulu
Faire bien plus pour vous : j'ai fait ce que j'ai pu.
Je n'oublirai jamais votre rare conduite,
Votre diſcrétion, & ſurtout cette fuite.
Je compte auſſi, Monſieur, ſur votre ſouvenir.

M. BELFORT.

Croyez, Madame....

Madame DE ROSELLE.

Ah! ça, qu'allez-vous devenir?

M. BELFORT.

Vers mon père, à Paris, je vais d'abord me rendre.

Madame DE ROSELLE.

C'eſt le meilleur parti que vous ayez à prendre.
Dites lui bien.... mais quoi! je vois près de ces lieux
Quelqu'un roder d'un air aſſez myſtérieux.

SCENE XVI.

UN POSTILLON *en veste bleue, avec la plaque d'argent*, M. BELFORT, Madame DE ROSELLE.

Madame DE ROSELLE.

HE bien, qu'eſt-ce?

LE POSTILLON.

Excuſez mon embarras extrême.
De ma commiſſion je ſuis ſurpris moi-même.

Car, ordinairement, je ne vais guere à pié;
Mais je ſuis complaiſant... quand je ſuis bien payé.

M. BELFORT.

Çà, que demandez-vous?

LE POSTILLON.

Pardon... mais, pour bien faire,
Il faudroit, à la fois, & parler & ſe taire.
A ma place, un nigaud vous avoûroit d'abord
Qu'il demande un Monſieur qui ſe nomme Belfort....

M. BELFORT.

Mais c'eſt moi.

LE POSTILLON.

Dans les yeux nous ſavons un peu lire.

Madame DE ROSELLE.

A la bonne heure, mais qu'avez-vous à lui dire?

LE POSTILLON.

Oh, rien du-tout, Madame; & je n'ai dans ceci
Qu'à remettre à Monſieur le billet que voici.
(*Il donne un billet à M. Belfort.*)

M. BELFORT.

De quelle part?

LE POSTILLON.

Monſieur le verra dans la lettre.

M. BELFORT.

Ah!.... Madame, pardon, vous voulez bien permettre?

Madame DE ROSELLE.

Monſieur, je vous en prie.

(*Au Poſtillon, pendant que M. Belfort décachete & ouvre le billet.*)

Et mais vraiment, l'ami,
Vous ne paroiſſez gai ni plaiſant à demi.

LE POSTILLON.

J'ai couru le pays, & j'ai vu bien du monde :
Cela fait que je ſais comme il faut qu'on réponde.

M. BELFORT.

Ah ! Madame !...

Madame DE ROSELLE.

D'où vient ce mouvement ſoudain ?

M. BELFORT.

C'eſt de mon père.

Madame DE ROSELLE.

Bon !

M. BELFORT.

Je reconnois ſa main.

LE POSTILLON.

Dès le premier abord, j'ai ſu vous reconnoître.

M. BELFORT.

C'eſt lui : de mes tranſports je ne ſuis point le maître ;
Voici ce qu'il m'écrit.

(*Il lit haut.*)

» Viens, accours promtement,
» Mon ami : tu ſuivras celui que je t'envoie... »

LE POSTILLON.

Oui, Monſieur.

M. BELFORT, *continue de lire.*

» Je t'écris avec bien de la joie,
» Et je ne doute point de ton empreſſement. »
Oh, non!

(*Au Poſtillon.*)

Eſt-il bien loin?

LE POSTILLON.

A la poſte voiſine.

M. BELFORT.

Bien portant?

LE POSTILLON.

A merveille. Il a fort bonne mine,
Une gaité charmante.

M. BELFORT.

Il paroît donc heureux?

LE POSTILLON.

Mais il en a bien l'air. C'eſt qu'il eſt généreux!...
Comme un Roi. Nous ferions des fortunes rapides,
Si les couriers payoient ſur ce pié-là les guides.

Madame DE ROSELLE.

Vous êtes poſtillon?

LE POSTILLON.

Madame, à vous ſervir;
Et chacun vous dira que je mène à ravir.

Madame DE ROSELLE.

Eh bien, menez Monſieur.

(*à M. Belfort.*)

Partez donc tout de ſuite.

M. BELFORT.

Oui, Madame.

Madame DE ROSELLE.

Avec lui revenez au plus vîte.
Qu'il vienne ce ſoir même, & qu'il vienne en ce lieu.

M. BELFORT.

Croyez qu'il y viendra, Madame.

Madame DE ROSELLE.

Sans adieu.

LE POSTILLON.

Allons, mon Officier, venez voir votre père.
Je n'ai pas mal rempli mon meſſage, j'eſpère.
N'auroit-on à porter qu'une lettre, un billet;
Il faut, autant qu'on peut, faire bien ce qu'on fait.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

M. DE PLINVILLE, *seul.*

J'AI donc dit à mes gens qu'il falloit ſe réſoudre
A me quitter: pour eux, hélas! quel coup de foudre!
Leur déſolation m'afflige, en vérité...
Mais il eſt doux pourtant d'être ainſi regretté.
Si je m'étois défait du Jardinier, de Roſe,
Et du bon vieux Picard, c'étoit bien autre choſe!
Pour Belfort, près de moi, je le garde à jamais:
C'eſt un ami plutôt qu'un Secrétaire... Eh mais,
Que veut Picard? il reſte, il vient me rendre grace.

SCENE II.

M. DE PLINVILLE, PICARD.

M. DE PLINVILLE.

HÉ bien, es-tu content? tu conſerves ta place.

PICARD.

Point du tout, car je viens demander mon congé.

M. DE PLINVILLE.

Mais c'eſt toi que je veux garder.

PICARD.

Bien obligé :
Mais, moi, je veux ſortir, voilà la différence.

M. DE PLINVILLE.

Pourquoi ?

PICARD.

Parce qu'il eſt plus naturel, je penſe ;
Que je m'en aille, moi. Vous voulez renvoyer
Du monde ; c'eſt à moi de partir le premier,
Car je ſuis le plus vieux.

M. DE PLINVILLE.

Tu m'es trop néceſſaire :
Je ſuis accoutumé...

PICARD.

Je n'y ſaurois que faire.
Et d'ailleurs, je ſuis las de ſervir : en deux mots,
Je vais me repoſer.

M. DE PLINVILLE.

Eh mais, c'eſt un repos,
Une retraite enfin que ton ſervice.

PICARD.

Peſte !
Une belle retraite ! & c'eſt moi ſeul qui reſte !

M. DE PLINVILLE.

Tout eſt changé, Picard. Nous allons à Paris.

PICARD.

Raiſon de plus, Monſieur. Je reſte en mon pays.
Enfin, je vous l'ai dit, je veux être mon maître.

M. DE PLINVILLE.

Quoi! tu veux me quitter, après m'avoir vu naître,
Toi qui devois & vivre & mourir avec moi?

PICARD.

Il vaut encore mieux vivre & mourir chez ſoi.

M. DE PLINVILLE.

Je t'aimois, je croyois que tu m'aimois de même.

PICARD.

Cela n'empêche pas, Monſieur, qu'on ne vous aime.
Mais, après cinquante ans, on eſt bien aiſe, enfin,
De vivre un peu tranquille : il faut faire une fin.

M. DE PLINVILLE.

Il a raiſon ; & c'eſt peut-être une injuſtice
D'exiger qu'il me faſſe un ſi grand ſacrifice.
Pourquoi vouloir ailleurs l'empêcher d'être heureux?
Il faut aimer les gens, non pour ſoi, mais pour eux.
Il va ſe réunir à ſon petit ménage,
A ſa femme, à ſes fils : il eſt tems, à ſon âge;
Et quand j'aurai beſoin de lui, je me dirai,
Il vit content : alors je me conſolerai.
Mais tu pleures, je crois?

PICARD.

Je ne puis m'en défendre.
Moi, vous quitter, après ce que je viens d'entendre?
J'en ſerois bien fâché. Je reviens ſur mes pas,
Monſieur; ſi vous voulez, je ne partirai pas.

M. DE PLINVILLE.

Depuis aſſez longtems, mon ami, tu travailles :
Non, non, décidément, je veux que tu t'en ailles.

PICARD.

Voyez donc ! il me chaſſe au bout de cinquante ans !
Je ne veux plus ſortir.

M. DE PLINVILLE.

Ne ſors pas, j'y conſens.
Mais pourquoi te fâcher ainſi depuis une heure ?

PICARD.

J'ai tort. Encore un coup, je veux reſter.

M. DE PLINVILLE.

Demeure.

PICARD.

Pardonnez. Je ſuis bruſque & de mauvaiſe humeur :
Mais dans le fond, Monſieur, croyez que j'ai bon cœur.

M. DE PLINVILLE.

Tu viens de m'en donner une preuve certaine.
Il eſt vrai qu'un moment tu m'as fait de la peine ;
Mais tu m'as fait encore plus de plaiſir.
(*En le ſerrant dans ſes bras.*)
Allons,
Mon vieux ami, jamais nous ne nous quitterons.
Me le promets-tu bien ?

PICARD.

Eſt-ce encore un reproche ?

M. DE PLINVILLE.

Non, mon cher. Laiſſe-moi, car Morinval s'approche.
(*Picard ſort.*)
(*Il regarde Morinval, qui s'avance, ſans le voir.*)
Ma fille a déclaré qu'elle ne l'aimoit pas :
Il eſt au déſeſpoir : il ſoupire tout bas.
Conſolons-le.

SCENE III.

M. DE PLINVILLE, M. DE MORINVAL.

M. DE PLINVILLE.

Mon cher, ſortez donc, je vous prie,
De cette taciturne & morne rêverie.
Votre malheur, au fond, ſe réduit à ce point,
C'eſt que l'on vous a dit qu'on ne vous aimoit point.
Je ſens qu'un pareil coup d'abord eſt un peu rude:
Mais vous voilà guéri de votre incertitude.

M. DE MORINVAL.

Le beau remède!

M. DE PLINVILLE.

Enfin, il vaut mieux, Morinval,
Être, d'avance, inſtruit de ce ſecret fatal.
Angélique, d'ailleurs, n'eſt pas la ſeule au monde:
Il ſe peut qu'à vos ſoins un autre objet réponde.

M. DE MORINVAL.

Je n'en chercherai point. J'en ferai bien le vœu.

M. DE PLINVILLE.

Tenez, s'il faut qu'ici je vous faſſe un aveu,
J'approuve ce deſſein. Dans un champêtre aſyle,
Vous menez une vie aſſez douce & tranquille;
Sur-tout, vous êtes libre; oui, peut-être, en effet,
Le veuvage, après tout, eſt-il mieux votre fait.

M. DE MORINVAL.

Vos conſolations m'irriteroient, je penſe,

Si je n'avois déja pris mon parti d'avance.
Mais je l'ai pris. Ceci ne m'a point étonné.
Je déplais, dès longtems je l'avois ſoupçonné :
Je ſuis heureux ici, comme dans tout le reſte.
Auſſi ce n'étoit point cela, je vous proteſte,
Qui me faiſoit rêver : je voudrois aujourd'hui,
Ne pouvant rien pour moi, travailler pour autrui.

M. DE PLINVILLE.

Comment ?

M. DE MORINVAL.

Oui, vous ſerez de mon avis, j'eſpère.
Je viens de découvrir un important myſtère.

M. DE PLINVILLE.

Ah ! voyons.

M. DE MORINVAL.

Angélique eſt rebelle à mes vœux ;
Mais vous ne ſavez pas qu'un autre eſt plus heureux.

M. DE PLINVILLE.

Bon ! un autre ?

M. DE MORINVAL.

Oui, vraiment.

M. DE PLINVILLE.

Et quel eſt donc cet autre ?

M. DE MORINVAL.

C'eſt Belfort.

M. DE PLINVILLE.

Belfort ?

M. DE MORINVAL.

Oui.

M. DE PLINVILLE.

Quelle erreur eſt la vôtre!
Mais vous n'y penſez pas.

M. DE MORINVAL.

Vous pouvez, à préſent,
Rire, vous récrier, trouver cela plaiſant:
Il n'en eſt pas moins vrai que votre fille l'aime,
J'en ſuis sûr.

M. DE PLINVILLE.

Quoi! vraiment?... ma ſurpriſe eſt extrême.

M. DE MORINVAL.

Ils s'aiment... d'un amour ſage, honnête, diſcret:
Il l'aime ſans le dire, elle brule en ſecret.
Cette honnêteté même eſt ce qui m'intéreſſe,
Et je veux, près de vous, protéger leur tendreſſe.
Écoutez: je ſuis riche, & plus que je ne veux.
Je ſuis veuf... pour toujours, ſans enfans, ſans neveux.
J'aime Belfort, je veux lui tenir lieu de père.
Il me paroît bien né, ſenſible, doux; j'eſpère
Qu'aidé de mon crédit, il fera ſon chemin,
Et d'Angélique, un jour, méritera la main.
Et moi, dès aujourd'hui, mon ami, je m'engage
A donner à Belfort ma terre en mariage.

M. DE PLINVILLE.

Laiſſez-moi reſpirer. Quel deſſein généreux!
Eh quoi, mon cher ami, vous faites des heureux
Et vous doutez encor ſi vous-même vous l'êtes!...

Mais que de ces enfans les amours ſont diſcrettes!
Moi, j'en eſtime encore une fois plus Belfort.
Angélique eſt aimable; il l'aime, il n'a pas tort;
Ni ma fille non plus, car il eſt fait pour plaire.

M. DE MORINVAL.

Votre nièce s'avance. Ayons ſoin de nous taire.

SCENE IV.

Mme DE ROSELLE, M. DE PLINVILLE, M. DE MORINVAL,

Madame DE ROSELLE, *de loin, à part.*

IL faut les écarter de notre rendez-vous.
(*haut.*)
Encore ici, Meſſieurs? Eh mais, qu'y faites-vous?
Ma tante ſe plaint fort, & dit qu'on l'abandonne,
Qu'on ſe promène: au fond, elle a raiſon.

M. DE PLINVILLE.

Pardonne.

Madame DE ROSELLE.

Savez-vous qu'en effet, cela n'eſt pas galant?

M. DE MORINVAL.

Monſieur me conſoloit.

Madame DE ROSELLE.

Mon oncle eſt conſolant,
Je le ſais; mais, de grace, allez trouver ma tante.

M. DE PLINVILLE.

Oui, dès qu'elle me voit, elle paroit contente.

Adieu.

(*Bas, à Morinval, en s'en allant.*)

Redites-moi vos réſolutions;
Car j'aime avec tranſport les belles actions.

SCENE V.

Madame DE ROSELLE, *ſeule.*

LA place eſt libre, au moins pour quelque tems, j'eſpère,
Et Belfort, à préſent, peut amener ſon père.
Ce jeune homme m'inſpire une tendre amitié.
Cette pauvre couſine auſſi me fait pitié.
Je voudrois les ſervir, & venir à leur aide.
Ne pourrai-je à leurs maux apporter de remède?

SCENE VI.

M. BELFORT, Madame DE ROSELLE.

Madame DE ROSELLE.

C'EST vous, Monſieur! quoi! ſeul? pourquoi n'avez-vous pas
Amené votre père?

M. BELFORT.

Il eſt à deux cents pas,
Au bois de Rochefort.

Madame DE ROSELLE.

Qui l'empêchoit, de grace,
De venir avec vous juſque dans cette place?

M. BELFORT.

En voici la raiſon : Il diffère d'entrer,
Parce qu'il ne veut pas encor ſe déclarer.
D'abord je vous annonce une grande nouvelle.
La fortune pour lui ceſſe d'être cruelle.
Le jeu le ruina : par un nouveau retour,
Le jeu, plus que jamais, l'enrichit en ce jour.
Et moi, ſentant qu'enfin mon ſort n'eſt plus le même,
Que je puis, au contraire, enrichir ce que j'aime,
J'ai tout dit à mon père. Il approuve mon feu,
Et conſacre à ſon fils tout le produit du jeu.

Madame DE ROSELLE.

C'eſt le placer fort bien.

M. BELFORT.

Ce n'eſt pas tout encore.
On aime à ſe vanter de ce qui nous honore.
J'ai parlé des bontés que vous aviez pour moi ;
Et je vous ai nommée.... « O Ciel ! (dit-il) eh ! quoi ?
» Madame de Roſelle ! elle doit m'être chère :
» Une tendre amitié m'uniſſoit à ſon père. »
Enfin il veut vous voir, il veut vous conſulter.

Madame DE ROSELLE.

Un tel empreſſement a droit de me flatter.

M. BELFORT.

Sur moi, dit-il, il a quelques deſſeins en tête.
Ainſi vous comprenez le ſujet qui l'arrête.
Avant de voir perſonne, il voudroit vous parler.

Madame DE ROSELLE.

Au bois de Rochefort hâtons-nous donc d'aller.

M. BELFORT.

Ah! Ciel! je vois venir l'adorable Angélique.
Permettez qu'avec elle une fois je m'explique.

Madame DE ROSELLE.

Pas encor.

M. BELFORT.

Je voudrois ſavoir ſi, dans le fond,
On m'aime.

Madame DE ROSELLE.

L'on vous aime, & je vous en répond.
Laiſſez-moi lui parler.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, ROSE, ANGÉLIQUE.

ROSE, *de loin à Angélique.*

AH! Dieu! Mademoiſelle!
Monſieur Belfort avec Madame de Roſelle.

ANGÉLIQUE.

Roſe diſoit, Monſieur, que vous étiez parti.

M. BELFORT.

Qui? moi, quitter ces lieux? jamais. J'étois ſorti
Un moment.

Madame DE ROSELLE.

Quelquefois un ſeul moment amène
Bien des choſes.

M. BELFORT.

M. BELFORT.

Sans doute ; & j'oſe croire à peine
Au changement...

Madame DE ROSELLE, *à M. Belfort.*

(*Bas.*) (*Haut.*)
Paix donc. Qu'on me ſuive à l'inſtant.

ANGÉLIQUE.

On ne peut donc ſavoir?...

Madame DE ROSELLE.

Pardon ; l'on nous attend
Pour conclure une affaire... une affaire preſſée,
Dans laquelle vous-même êtes intéreſſée.
Sans adieu.

(*Elle ſort avec M. Belfort.*)

SCENE VIII.

ROSE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Que dit-elle? une affaire, où je ſuis
Intéreſſée!... Eh mais, à ceci je ne puis
Rien comprendre...

ROSE.

Ni moi. Monſieur Belfort m'étonne ;
Car je l'ai vu partir.

ANGÉLIQUE.

Tiens, Roſe, je ſoupçonne

Qu'il lui vient d'arriver un bonheur imprévu.

ROSE.

Vous croyez? ah! tant mieux.

ANGÉLIQUE.

Jamais je ne l'ai vu
Si joyeux ni ſi vif, ſur-tout jamais ſi tendre.
Il ne m'a dit qu'un mot, qui ſembloit faire entendre...
Que te dirai-je, enfin? J'eſpère, en vérité...

ROSE.

Tout ceci pique auſſi ma curioſité.
Voici Monſieur. Comment! il eſt preſque en colère.
Pour la première fois, qui peut donc lui déplaire?

SCENE IX.

ROSE, ANGÉLIQUE, M. DE PLINVILLE.

ANGÉLIQUE.

MON père, vous ſemblez fâché?

M. DE PLINVILLE.

J'en fais l'aveu.
Oui, je ſens qu'en ce monde, il faut ſouffrir un peu.
Morinval vient de faire une action nouvelle,
Auſſi belle que l'autre, & peut-être plus belle...
En faveur de quelqu'un qui ne te déplait pas,
Ma fille,... & dont je fais moi-même très grand cas.
Mais, par malheur, ce plan ne plaît pas à ta mère.
Nous la preſſons en vain: elle a du caractère.
De-là quelques débats. Moi, qui n'y ſuis point fait,

J'ai laiſſé Morinval défendre ſon projet,
Et je viens reſpirer.

ANGÉLIQUE.

Et ne pourrai-je apprendre?...

M. DE PLINVILLE.

Pas encore. Avant peu, ma femme va ſe rendre;
Car elle a de l'eſprit. Puis, tour-à-tour, il faut
L'un à l'autre céder: moi, j'ai cédé tantôt.
A vendre cette terre elle étoit décidée:
J'ai, quoiqu'avec regret, adopté ſon idée.

ANGÉLIQUE.

Vous avez conſenti?

M. DE PLINVILLE.

Mon enfant, que veux-tu?
Moi, je ſuis complaiſant, c'eſt ma grande vertu.
Nous irons à Paris. Les champs, la capitale,
Toute demeure, au fond, pour le ſage eſt égale.

ANGÉLIQUE.

Par-tout où vous ſerez, je ſerai bien auſſi,
Mon père.

ROSE.

Cependant, nous étions bien ici.

M. DE PLINVILLE.

Mais avec Morinval, je la vois qui s'avance.
S'ils pouvoient tous les deux être d'intelligence!
Nous ſerions tous contens.

SCENE X.

ROSE, ANGÉLIQUE, Madame DE PLINVILLE, M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE.

M. DE MORINVAL.

De grace, permettez,
Madame...

Madame DE PLINVILLE.

C'eſt en vain que vous me tourmentez.
Ne me parlez jamais de Belfort.
(*à Angélique.*)
A merveille!
C'eſt vous qui m'attirez une ſcène pareille.

ANGÉLIQUE.

Je ne ſais pas encor de quoi vous m'accuſez.

Madame DE PLINVILLE.

Vous ſouffrez près de vous des amans déguiſés...

ANGÉLIQUE.

De ce déguiſement j'ignore le myſtère.
Seroit-il autre choſe ici qu'un Secrétaire?

Madame DE PLINVILLE.

Je vous dis qu'il vous aime.

ANGÉLIQUE.

Hé bien donc, je le croi.
S'il lui plaît de m'aimer, eſt-ce ma faute, à moi?

Madame DE PLINVILLE.

Vous-même, vous l'aimez.

ANGÉLIQUE.

Qui vous dit que je l'aime?
A peine, en ce moment, ſi je le ſais moi-même.

ROSE.

Et quand cela ſeroit, je l'aime bien auſſi;
Ces Meſſieurs... tout le monde, en un mot, l'aime ici.

Madame DE PLINVILLE.

Roſe, vous tairez-vous? modérez votre zèle.

ROSE.

Mais, c'eſt que vous grondez toujours Mademoiſelle.

M. DE PLINVILLE.

Ne grondons point, ma femme; entendons-nous: cauſons.
Pour refuſer Belfort, quelles ſont vos raiſons!

Madame DE PLINVILLE.

Je ne veux point cauſer, je ne veux rien entendre.

M. DE MORINVAL.

Il eſt aimable, honnête; il vous convient pour gendre.

Madame DE PLINVILLE.

Il ne le ſera point.

M. DE MORINVAL.

Que lui reprochez-vous?

Madame DE PLINVILLE.

C'eſt un aventurier.

M. DE MORINVAL.

Je le crois, entre nous,
Gentilhomme...

Madame DE PLINVILLE.

Oui ! qui n'a que la cape & l'épée.
S'il l'eſt, c'eſt encor pis; car il m'aura trompée.

M. DE MORINVAL.

C'eſt par diſcrétion.

Madame DE PLINVILLE.

D'ailleurs, il eſt ſans bien.

M. DE MORINVAL.

Mais, encore une fois, je l'aiderai du mien.

Madame DE PLINVILLE.

Mais, encore une fois, gardez donc ces largeſſes :
Nous n'avons pas beſoin, Monſieur, de vos richeſſes.

M. DE MORINVAL.

(à M. de Plinville.)

Je n'ai plus rien à dire, & je ſors. Vous voyez
S'il faut croire au bonheur que vous me promettiez !
Je ne puis d'Angélique être l'époux moi même,
Et je ne puis l'unir avec celui qu'elle aime.
Rien ne me réuſſit; &, pour dire encor plus,
J'offre mon bien aux gens, & j'eſſuye un refus.

(Il ſort.)

SCENE XI.

ROSE, ANGÉLIQUE, Mme & M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE.

Pauvre homme ! ... cependant il eſt humain, ſenſible;
Seroit-il malheureux ? cela n'eſt pas poſſible.

Non, il n'eſt d'homme à plaindre ici que le méchant.
Morinval d'un bon cœur a ſuivi le penchant;
Quoique ſon offre ait eu le malheur de déplaire
C'eſt avoir fait le bien, qu'avoir voulu le faire.

ROSE, *qui s'étoit retirée au fond du théatre, revient en courant.*

Madame de Roſelle...

Madame DE PLINVILLE.

Hé bien?

ROSE.

Eſt à deux pas,
Elle amène un Monſieur, que je ne connois pas.

ANGÉLIQUE.

Un Monſieur?

M. DE PLINVILLE.

Quelque ami qui vient me voir...

SCENE XII.

LES MÊMES, Madame DE ROSELLE, M. DORMEUIL.

Madame DE ROSELLE.

MA tante.
Permettez que moi-même, ici je vous préſente
Monſieur, un étranger qui déſireroit voir
Votre terre...

Madame DE PLINVILLE.

Au Château nous allons recevoir

Monſieur...

M. DORMEUIL.

Je ſuis fort bien. A la premiere vue
Madame, tout me plait, une triple avenue,
Une entrée impoſante, un ſuperbe château,
Un parc immenſe; enfin, tout eſt grand, tout eſt beau.
On ſait bien que jamais un acheteur ne loue;
Mais cette terre, à moi, me plaît & je l'avoue.

M. DE PLINVILLE.

L'acquéreur même auſſi me plaîroit en tout point.

Madame DE ROSELLE.

Oh! c'eſt un acquéreur... comme l'on n'en voit point.

Madame DE PLINVILLE.

Monſieur s'annonce bien.

M. DORMEUIL.

Hai... que ſait-on? peut-être
Gagnerai-je, Madame, à me faire connoître.

Madame DE PLINVILLE.

J'aime à le croire.

M. DORMEUIL.

Eh mais, ces bois ſont enchantés.
Les beaux arbres!

M. DE PLINVILLE.

C'eſt moi qui les ai tous plantés.
Ces arbres dès longtems me prêtoient leur ombrage.

M. DORMEUIL.

Ce n'eſt pas encor là votre plus bel ouvrage.
(*En ſaluant Angélique.*)
De la terre je vois le plus digne ornement.

M. DE PLINVILLE.

Tout le monde en effet nous en fait compliment.

Vous paroiſſez, Monſieur, un digne & galant homme.

M. DORMEUIL.

Au fait, vous eſtimez votre terre la ſomme?...

M. DE PLINVILLE.

Il arrête & regarde ſa femme.)

Mais je crois qu'elle vaut... Combien? (*)

Madame DE PLINVILLE.

Cent mille écus.

M. DORMEUIL.

Je ne conteſterai point du tout là deſſus.
Je m'en rapporte à vous.

Madame DE PLINVILLE.

Un procédé ſi rare
Me touche.

M. DORMEUIL.

Il eſt tout ſimple. En outre, je déclare
Que j'entens bien payer la terre argent comptant.

M. DE PLINVILLE.

A votre aiſe.

M. DORMEUIL.

Pardon, c'eſt un point important
Qui me regarde ſeul. Oui, je me crains moi-même.
J'ai ſur certain article une foibleſſe extréme.
Tenez, il faut qu'ici je vous faſſe un aveu.
Le prix de votre terre eſt un argent du jeu:
Par cet achat, du moins je ſauve une partie
De ſix cents mille francs, que dans une partie....

(*) Ce mouvement, cette queſtion ſont un impromptu infiniment heureux de M. Molé.

Madame DE ROSELLE.

Quoi ! vous avez gagné deux fois cent mille écus ?

M. DORMEUIL.

On peut bien les gagner, quand on les a perdus.

Madame DE PLINVILLE.

Quel eſt celui qui perd une ſomme ſi forte ?

M. DE PLINVILLE.

Bon ! le connoiſſons-nous ? ainſi, que nous importe ?
Voyons celui qui gagne, & non celui qui perd.

Madame DE ROSELLE.

Eh ! oui.

ANGÉLIQUE.

Le malheureux, ſans doute, a bien ſouffert.

M. DORMEUIL.

Ma foi, c'eſt un joueur hardi, vif & tenace,
Un petit financier.

Madame DE PLINVILLE.

Un financier ! de grace,
Vous le nommez ?

M. DORMEUIL.

Dorval.

Madame DE PLINVILLE.

Je l'avois ſoupçonné ;
Monſieur, c'eſt notre bien que vous avez gagné.

M. DORMEUIL.

J'aimerois mieux avoir gagné celui d'un autre.
Mais il pourroit encor redevenir le vôtre.
Il ne tiendra qu'à vous.

M. DE PLINVILLE.

Comment ?

M. DORMEUIL.

Rien n'eſt plus clair.
Je n'ai qu'un fils, Madame, un fils qui m'eſt bien cher:
Uniſſez-le, de grace, avec Mademoiſelle.
L'argent ſera pour vous, & la terre pour elle.

M. DE PLINVILLE.

Monſieur...

M. DORMEUIL.

Vous héſitez, & vous avez raison,
Ne me connoiſſant pas. Mais Dormeuil eſt mon nom.
Mon habit vous annonce un ancien militaire.

Madame DE ROSELLE.

Oui, Monſieur étoit même un ami de mon père,
N'ayant qu'un ſeul défaut, & mille qualités.
Ce parti me paroît très ſortable.

(*bas à Angélique.*)

Acceptez.

M. DE PLINVILLE.

Ma fille, tu pourrois rendre cela poſſible.

Madame DE PLINVILLE.

Je l'eſpere.

(*A M. Dormeuil.*

Je ſuis on ne peut plus ſenſible
A votre offre, Monſieur : je l'accepte.

M. DORMEUIL, *très haut.*

Mon fils,
Venez remercier Madame.

SCENE XIII & derniere.

LES MÊMES, M. BELFORT.

M. BELFORT.

J'OBEIS.

Madame DE PLINVILLE.

Ah! que vois-je?

Madame DE ROSELLE.

Ceci trompe un peu votre attente.

Madame DE PLINVILLE.

Comment! voici le fils de Monſieur?

Madame DE ROSELLE.

Oui, ma tante.

M. DE PLINVILLE.

Je ne m'attendois pas à celui-ci, ma foi!
Voyez donc comme enfin tout s'arrange pour moi!

M. DORMEUIL, *à Madame de Plinville.*

Madame voudroit-elle, à préſent, ſe dédire?

Madame DE PLINVILLE.

Monſieur eſt votre fils: je n'ai plus rien à dire,
Car je rendis toujours juſtice à ſes vertus.

M. BELFORT.

Ah! de tant de bontés vous me voyez confus.
(*A Angélique.*)
Dormeuil vous aime autant que Belfort a pu faire;
Et Belfort & Dormeuil.

ANGÉLIQUE.

Savent tous deux me plaire.

ROSE, *à M. Belfort.*

Pour moi, je ne ſais pas, Monſieur, ſi j'aurai tort;
Mais je vous nommerai toujours Monſieur Belfort.

M. DORMEUIL.

J'ai, depuis quelque tems, eſſuyé bien des peines.
Enfin la chance tourne : il eſt d'heureuſes veines.

M. DE PLINVILLE.

Moi, je n'ai jamais eu que du bonheur; hé bien,
Je ſuis, en ce moment, preſque étonné du mien.

Madame DE ROSELLE.

Gardez votre bonheur, il vous ſied à merveille.

M. DE PLINVILLE.

C'eſt qu'on ne vit jamais d'aventure pareille.
Je voudrois bien tenir notre ami Morinval :
Nous verrions s'il diroit encor que tout eſt mal!

Madame DE ROSELLE.

La raiſon ne vaut pas les ſonges que vous faites.
Puiſſions-nous être tous heureux comme vous l'êtes!

Madame DE PLINVILLE.

Il ne ſent pas qu'il l'eſt par hazard, cette fois.

M. DE PLINVILLE.

Qu'importe le hazard? pourvu que je le ſois?
En quelque ſorte on peut faire ſa deſtinée.
Mais récapitulez avec moi ma journée.
On étoit convenu d'un voyage ſur l'eau.
Si nous partions, le feu conſumoit le château.
On reste; on l'éteint. Belfort, mon ſécrétaire,
Plaît à ma fille, il eſt fils d'un vieux militaire.

Je perds cent mille écus : fort bien. Voilà d'abord
Que celui qui les gagne eſt père de Belfort.
Monſieur me fait une offre auſſi noble que franche ;
Et, ſans avoir joué, moi, je prens ma revanche.
Il propoſe ſon fils ; &, par un tour plaiſant,
Ma femme le reçoit, tout en le refuſant ;
Et ma fille, d'abord un peu contrariée,
Au gré de ſes deſirs ſe trouve mariée.

Madame DE ROSELLE.

Il s'en ſuit ? ...

M. DE PLINVILLE.

Que nos maux ſe réduiſent à rien,
Et que j'ai grand ſujet de dire : *Tout eſt bien.*

Fin du cinquième & dernier Acte.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monsieur le Lieutenant-Général de Police, *l'Optimiste*, ou *l'Homme content de tout*, Comedie en cinq Actes et en vers, et je n'y ai rien trouve qui m'ait paru devoir en empêcher la représentation ni l'impression. A Paris, le 15 Février 1788.

Signé, SUARD.

Vu l'Approbation, permis de représenter et d'imprimer. A Paris, ce 16 Février 1788. *Signé*, DE CROSNE.

OUVRAGES

QUI ONT PARU L'ANNEE DERNIERE,

CHEZ PRAULT,

Imprimeur du Roi, Quai des Auguſtins, à l'Immortalité.

ŒUVRES de M. Léonard, avec de jolies gravures; deux volumes in-12 petit format: 6 liv. & 7 liv. 10 ſols, joliment reliés en écaille, filets.

La Nature Champêtre, Poëme, par M. le Marquis de Marneſia; in-8° broché, 3 liv. 12 ſols.

Recueil de Comédies nouvelles, (par Madame la Marquiſe de Gleon) in-8°. broché, 3 liv. 12 ſols.

Voyages dans l'Amérique, par M. le Marquis de Chaſtellux; deux vol. in-8°. broch. 10 liv. 4 ſols.

Recueil de Pieces intéreſſantes, par M. de la Place; cinq vol. in-12. brochés, 15 liv.

NOUVEAUTÉS

DE CETTE ANNÉE 1788.

THÉATRE de M. de Chabanon, de l'Académie Françaiſe, avec différentes Poéſies; volume in-8°. broch. 4 liv.

Lettres écrites de Lauſanne, deux parties; in-8°. br. 3 liv.

Nouveaux Contes Arabes, *ou* Supplément aux Mille & Une Nuits; vol. in-12. broch. 2 liv. 10 ſols.

L'Eſprit de M. Necker; vol. in-8°. avec beaucoup de tableaux, 5 l.

Choix de Fabliaux, mis en vers, par M. Imbert; deux volumes in-12. joliment imprimés en petit format, 5 liv. brochés, & 6 liv. 12 ſols joliment reliés en écaille, filets. Il y en a quelques exemplaires en papier d'Annonay, ainſi qu'en papier velin.

Lettres d'un jeune Lord à une Religieuſe Italienne; in-12. br. 2 l.

Tome VI des Pieces intéreſſantes, par M. de la Place; 3 liv.

Mémoire ſur l'Adoption des Bâtards; brochure in-8°. qui a remporté le prix de l'Académie de Metz: 1 liv. 10 ſols.

Le Verger, Poëme, par M. de Fontanes; in-8°. br. 1 liv. 4 ſols.

PIECES DE THÉATRE
SÉPARÉES.

PAR M. DESFORGES.

TOM JONES à Londres, en 5 Actes, ... 1l. 10s
Tom Jones & Fellamar, ſuite de la précédente, en 5 Actes, 1 10
L'Épreuve Villageoiſe, Opéra bouffon, en 2 Actes, ... 1 10
Les Promeſſes de Mariage, ſuite de l'Épreuve Villageoiſe, en 2 Actes, ... 1 4
La Femme Jalouſe, Comédie en 5 Actes, ... 1 10
Féodor & Liſinka, Drame, ... 1 10

PAR M. FAUR.

Montroſe & Amélie, Drame en 4 Actes & en proſe, ... 1 10
L'Amour à l'épreuve, Comédie en un Acte, ... 1 4
Iſabelle & Fernand, Comédie en 3 Actes, ... 1 10

PAR M. FORGEOT.

Les Rivaux amis, Comédie en un Acte, ... 1 4
Les Épreuves, Comédie en un Acte, ... 1 4
Les Dettes, Comédie, ... 1 4

Le Jaloux ſans amour, Comédie en 5 Act. par M. Imbert, 1 10
Le Séducteur, Comédie en 5 Actes, par M. le Marquis de Bievre, ... 1 10
La fauſſe Coquette, Comédie en 3 Actes, par M. Vigée, 1 10
Melcour & Verſeuil, Comédie en un Acte & en vers, par M. de Murville, ... 1 4

PAR M. COLLIN D'HARLEVILLE.

L'Inconſtant, Comédie en 5 Actes, ... 1 10
L'Optimiſte, Comédie en 5 Actes 1 10